



auditoire

Le journal des étudiant·e·s de Lausanne depuis 1982

Dossier

L'environnement
en sueur

Sciences

L'amour, un cocktail
biochimique

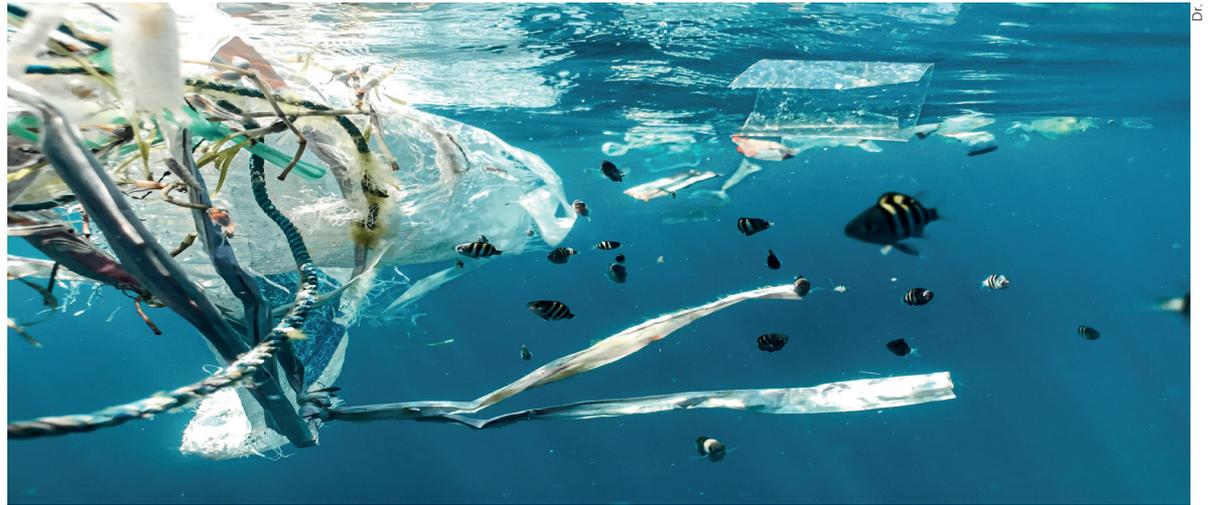
Société

Les écrans qui
nous troublent
troublent

Culture

C'est elle qui
porte le pantalon

L'auditoire N° 266 - Décembre 2021
Retour: L'auditoire - FAE
ANT 1190
1015 Lausanne



Environnement

REMERCIEMENTS
MERCI AUX COUMES ET À AXELLE POUR LEUR SOUTIEN, MERCI À JULIETTE POUR SA PRÉSENCE POSITIVE, MERCI AU TABOULÉ DE NAT, MERCI AU FROMAGE ARCHITECTURAL LE PLUS CHER DU MONDE, MERCIAU PAPIER DE SURVIVRE FACE À LA PRESSION DU NUMÉRIQUE, MERCI AU NUCLEAIRE DE NOURRIR LE DÉBAT, MERCI AU PROJET DE SAINT MARTIN-VÉGÉTARIENNE, MERCI AUX SAGRES, MERCIAUX PREMIERS NEIGES, MERCI À VOUS OUI LISEZ CES REMERCIEMENTS, VENEZ À NOTRE RENCONTRE VOUS AUREZ UN CADEAU, JOYEUX NOËL ET BONNET DE NEZ, BISOUS.

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
ARIANE BOY DE LA TOUR, AXELLE BURNIER, GREGORY BRUGGER, IRIS CAPPAL, YLENIA DALLA PALMA, GAËLLE DUBATH, JUDITH ECKMANN, VALENTINE GIRARDIER, MIKO GOLDMANN, SOPHIE HENZELIN, MAXIME HOFFMANN, OSCAR JORDAN, NATALIA MONTOWIT, LUCIE ORTET, PAULINE PICHARD, KILLIAN RIGAUX, YASMINE ROSARIO, KAREN RUFFIEUX, OLIVIA SCHMIDELY, LUCA SOLDINI, KAWTAR STIF, JESSICA VICENTE, NOËLLE WILHELM.

COMITÉ DE RÉDACTION
RÉDACTION EN CHEF
MAXIME HOFFMANN & VALENTINE GIRARDIER
DOSSIER
KILLIAN RIGAUX
SOCIÉTÉ
JESSICA VICENTE
FAE
HANNAH WONTA

L'AUDITORE
N° 266
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T: 021 692 25 90
E: AUDITORE@GMAIL.COM
WWW.AUDITORE.CH
PARUTION 6 FOIS L'AN

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES RONOUOZ

CAMPUS, SPORTS & SCIENCES
YLENIA DALLA PALMA
CULTURE
GAËLLE DUBATH

- Dossier**
- 04**
Interview: Alexandre Buttler
- 06**
Les arcanes climatiques
- 07**
Ecoféminisme
- 08**
Echec de l'écologie apolitique
- 09**
L'automne en péril
ZAD, un grand projet inutile?

- SOCIÉTÉ**
- 10**
Un nouveau caprice de jeunes?
- 11**
Idéal d'une unité sociétale malgré l'oppression
Méthode Pikas
- 12**
Liberté d'expression
Chronique polémique

- 13**
J'suis pas raciste, mais...
Campagne écran-total
- FAE**
- 14**
Sécurité pour les cyclistes
- CAMPUS**
- 15**
Tout quitter pour le suivre
- 16**
Nos cultures pourtant si proches
- SPORT**
- 17**
L'esprit paralympique
- 18**
Compétitions sportvirtuelles
Entre corps et esprit

- SCIENCES**
- 19**
L'amour chimique
Le chiffre: 81/64

- CULTURE**
- 20**
La révolution du pantalon
- 21**
D'un trait de pinceau mesquin
Le film du monde «réel»
- 22**
Au fil des oeuvres: Les fleurs
Hans Zimmer
- 23**
Concept en image: La paix
Oppenheim

- CHIEN MÉCHANT**
- 24**

Il fait chaud, non?



Il paraîtrait que l'on en parle assez – parfois même trop. L'environnement change ou, pour ne pas se complaire dans un doux euphémisme, il se dérègle. Mais restons prudent·e·s et soyons attentif·ve·s à la langue: n'y a-t-il pas un pronom de «trop». Que fait-là ce «se» réflexif surgit sans réflexion. Il nous apaise. Discrètement, il détermine l'agent du verbe: le monde se détraque tout seul. L'humanité n'a-t-elle pas son rôle à jouer dans l'évolution du climat? Il semblerait pourtant que oui. Pourquoi alors l'ignorer? Cela surprend d'autant plus que l'humanité apprécie les mécaniques fines et fiables. Elle aime lorsque les aiguilles trotinent sans s'essouffler des heures durant – cela montre un souci maniaque du détail. Le battement régulier de l'horloge résonne avec ces dissonances, il contredit le cœur et entonne un compte à rebours difficiles à vivre. Un poète déjà ancien, quoique connu, disait: «Souviens-toi que le temps est un joueur avide/ qui gagne sans tricher, à tout coup! c'est la loi» («L'horloge» dans *Les Fleurs du mal*). La fascination humaine pour les horloges s'explique peut-être par une volonté de maîtriser les secondes. Quoi qu'il en

soit, elles ne marchent jamais à rebours et, lorsque des pronoms, une phrase de Sylvain Tesson s'investit d'un goût amer de vérité: «Le monde reculait, la vie se retrait, les dieux se cachaient. La race humaine se portait bien» (*La Panthère des neiges*).

La nouvelle ère ou l'air pollué?

Le climat de la planète évolue au fil des années de manière parfaitement naturelle. Elle a été recouverte de glace. Puis, elle s'est réchauffée. Les températures ont permis une agriculture optimale qui a émergé dans le croissant fertile – souvenez-vous de vos premiers cours d'histoire à l'école. Aujourd'hui, cette région subit de plein fouet les effets du réchauffement climatique au point qu'elle est devenue une étendue désertique. Ce n'est qu'un exemple de ce qui s'annonce pour l'humanité. Certaines projections à un niveau régional annoncent des changements effrayants: Paris, cette ville tempérée où chaque hiver épand une neige poétique sur les toits zingués, aura d'ici 2050 le même climat qu'Istanbul. Les parisien·ne·s pourront cultiver leurs propres amandes.

L'environnement

Notre numéro 266 explore des problématiques liées aux changements environnementaux. Cet éditto, au parfum déjà moralisateur, contredit l'intention qui a guidé l'élaboration de notre dossier. Le but n'était pas d'affirmer les éléments les plus négatifs du dérèglement climatique. Mettre l'accent sur des points peut-être peu connus nous semblait de bon ton. Alexandre Buttler, enseignant honoraire de l'EPFL, nous dévoile les secrètes des tourbières et en même temps que des étapes de sa vie. Ces espaces disparaissent alors qu'ils contiennent des quantités colossales de dioxyde de carbone. Julia Steinberger est professeure à l'Université de Lausanne à la Faculté des sciences de l'environnement. Participante à la COP26, elle nous offre sa perspective sur les rapports entre la politique et l'écologie. Qu'est-ce que l'écoféminisme? Qu'est-ce qui distingue la politique écologique du jardinage? Qu'est-ce qu'une ZAD? Lisez notre dossier. •

Maxime Hoffmann

Biologie tous-terrains

Interview: Alexandre Buttler

RENCONTRE • Biologiste de formation, Alexandre Buttler a effectué ses études, master et thèse de doctorat avec une spécialisation en écologie, à l'Université de Neuchâtel, avant d'aller faire un postdoctorat en Angleterre et au Canada. Après avoir occupé quelques années un poste de professeur en France, il est venu à l'EPFL, a enseigné l'écologie et dirigé le laboratoire des systèmes écologiques (ECOS). Officiellement à la retraite depuis 2019, il continue à effectuer des recherches et à dispenser quelques cours en ligne. Il a mené des projets dans le monde entier entre aides à l'agriculture à Madagascar, étude des plantations de palmiers à huile sans déforestation en Colombie, effets du réchauffement climatique sur les tourbières en Russie ou des impacts du *snowfarming* sur la végétation et les sols.

Quels projets avez-vous menés durant votre carrière?

Il y a eu, pour l'essentiel, quatre volets dans ma carrière: les marais et tourbières, les pâturages boisés, les cultures sur brûlis à Madagascar et les palmiers à huile en Colombie et au Cameroun.

Quelles sont vos activités actuelles?

J'écris encore des articles scientifiques, notamment sur l'un de ces projets en tourbières. Un autre projet qui m'intéresse actuellement est celui d'un *snowfarming* à Adelboden (BE). Une association regroupant les remontées mécaniques et le centre d'entraînement de ski a entrepris l'accumulation de 25'000m³ de neige naturelle pendant l'hiver, il y a maintenant trois ans. Conservée pendant l'été en un immense tas couvert par des panneaux isolants et un géotextile, cette neige sert à faire une piste d'entraînement dès le mois d'octobre. Cette piste est louée aux jeunes équipes de compétiteur·rice·s venant même des cantons voisins, à raison de trois équipes de deux heures par jour.

Un autre projet qui m'intéresse actuellement est celui d'un *snowfarming* à Adelboden

Le problème, c'est que cela s'est fait sans demande d'autorisation initiale alors qu'un permis de construire serait nécessaire, puisqu'il s'agit d'un tas qui reste de façon permanente sur un pâturage. Cette technique de conservation de la neige se fait déjà à Davos, mais sur une place de gravier, et non pas sur un pâturage. En conséquence, il a fallu faire une étude

d'impact et je me suis occupé de l'effet de ce tas de neige sur la végétation et les sols. Pendant les quatre ans de l'étude d'impact, on a demandé que le tas de neige soit déplacé d'un tiers de sa longueur chaque année, ce qui a libéré des surfaces qui ont été couvertes une année, deux ans et trois ans par la neige. Ainsi, on a pu voir l'effet sur la végétation, qui meurt évidemment, et qui régénère plus ou moins bien, et l'effet sur les sols et son activité biologique, fortement diminuée en l'absence d'apport de matière organique fraîche par les plantes. Notre conclusion a été qu'il vaut mieux laisser le tas au même endroit, plutôt que de le déplacer, ce qui permet de réduire la surface de sol impactée à environ 6'000m². Le jour où la technique sera abandonnée, le sol devra évidemment être régénéré, ainsi que sa végétation, parce qu'il y aura un grand risque d'érosion. Sinon, j'apporte ma contribution en tant que biologiste-écologue aux collègues du laboratoire de chimie atmosphérique (LAPI) qui ont mis en place une étude sur le terrain de la fondation *Les Bois Chamblard* de l'EPFL, à Buchillon. Des microcosmes, soit de petites serres avec du sol sur lequel on a fait pousser de l'avoine, permettent de tester l'effet des dépositions atmosphériques humides, apportées avec les pluies, et celles qui sont sèches, apportées par les poussières, sur le milieu. Dans une moitié des microcosmes, l'air est filtré et c'est donc de l'air propre qui rentre dans la serre.

Comment la flore suisse évoluera-t-elle dans les 20 prochaines années?

La flore se banalise. Avec la pollution atmosphérique, il y a plus d'azote, ce qui fait que les espèces spécialisées des milieux plus pauvres en

nutriments souffrent et tendent à disparaître. C'est le cas des prairies maigres, par exemple: il y a, depuis plusieurs décennies, une très forte pression à la fois en raison des fertilisants, de la pollution atmosphérique, mais aussi de l'utilisation des terres, qui font que ces milieux sont en forte réduction. Maintenant s'ajoute le phénomène du réchauffement climatique, qui fait que les espèces tendent à s'échapper par l'altitude pour s'adapter aux changements. C'est aussi ce que font les arbres: la montée de la limite des forêts s'observe déjà dans nos montagnes, le forestier le voit et le sait bien. Sauf que les organismes ne peuvent pas toujours monter plus haut, pas au-delà des sommets. On va donc perdre ces espèces-là, qui seront remplacées par les espèces de plaines, souvent plus banales. Les espèces de plaines, quant à elles, doivent faire face à la concurrence grandissante des espèces invasives. Donc, dans l'ensemble, oui, on assiste à un appauvrissement de la flore. Ça se passe déjà et ça continuera, malheureusement. Il y aura aussi moins d'eau durant l'été. D'après des simulations que nous avons effectuées pour les pâturages boisés du Jura afin de voir comment évoluera la végétation sur nos crêtes jurassiennes selon différents scénarios de changement climatique, on voit que l'épicéa va être remplacé par le hêtre et peut-être même plus tard par le chêne.

Comment se prépare-t-on au changement climatique?

Pour ce qui est des espèces «utiles» de rendement, cultivées dans les champs ou présentes dans les forêts, il y a des recherches actuellement actives. Dans un projet à Apples où le WSL (Institut fédéral de recherches sur la forêt, la neige et le paysage) est

associé à des forestier·ère·s vaudois, on teste d'autres essences, comme du douglas ou du pin d'Espagne, qui ne sont pas natives, pour voir comment elles vont s'adapter. Le·a forestier·ère est déjà en train d'adapter ses plantes à des conditions futures. L'agronome le fait aussi. J'ai lu qu'un mouvement politique se fait entendre car il veut reprendre le dossier des OGMs (Organismes Génétiquement Modifiés), actuellement interdits en Suisse par moratoire. Il y a maintenant des techniques beaucoup plus *soft*. On pense qu'il faudrait les explorer à nouveau pour l'agriculture, afin de pouvoir sélectionner des espèces qui vont mieux tenir le coup. Le réchauffement climatique pourrait donc ramener le dossier des OGMs sur l'échiquier politique; ce sera un débat à venir, avec toutes les questions des risques associés à cette technologie.

Quand il y a des arbres clairsemés dans un pâturage, il y a une protection, un microclimat qui se crée

Dans l'immédiat, l'agriculteur a peut-être avantage à garder des arbres dans ses champs ou ses pâturages. On sait que quand il y a des arbres clairsemés dans un pâturage, il y a une protection, un microclimat qui se crée et qui permet de garder juste assez d'eau et d'humidité durant la période critique de l'été, pour permettre la croissance de l'herbe. On voit déjà des agriculteurs qui replantent des arbres, par exemple des fruitiers hautes-tiges, sur des champs cultivés. On observe aussi cette tendance à créer des microclimats à l'aide d'arbres dans les villes.

Évidemment, je préférerais qu'on ne doive pas s'adapter et qu'on traite le problème des changements climatiques à la source, ce qui ne semble pas encore gagné, avec la conclusion de la COP26 à Glasgow.

Avez-vous d'ailleurs un commentaire sur l'issue de la COP26?

Je trouve que c'est déprimant de voir comme les changements sont lents, comme les intérêts des différentes nations dominant, alors que nous avons un problème planétaire. Évidemment, je peux comprendre que des pays comme l'Inde ou la Chine ne puissent pas se passer du charbon immédiatement puisqu'ils ont des régions en développement. Cependant, en tant que biologiste, je me dis: «Où va-t-on? Que faudra-t-il pour nous faire prendre conscience de l'urgence et pour initier des solutions globales?».

Les efforts entrepris en Suisse sont-ils suffisants?

La première étape est de décarboner l'industrie et le transport. Heureusement, on a du potentiel en Suisse: entre l'énergie hydraulique, l'énergie solaire et le vent. En particulier dans l'hydraulique, on a encore une marge de développement. Bien sûr, on devrait faire plus et plus vite. Mais je pense quand même qu'on est en train de changer, comme avec la future interdiction des voitures thermiques dans les villes, avec l'isolation des bâtiments. Mais voilà, c'est plus facile pour un pays riche que pour un pays pauvre, c'est là que réside un des problèmes qui bloque dans ces conférences.

Vous avez proposé de monétiser la nature. Pour vous, devrait-on utiliser ceci uniquement pour la comparer à des projets qui demanderaient sa destruction, ou en faire un bien économique réel?

Le bien monétaire se fait déjà avec des crédits carbone. C'est surtout pour mettre dans le débat des valeurs comparables. Prenons une autoroute qui devrait traverser une zone à valeur biologique. Si on peut dire ce qu'on perd en argent en détruisant la nature et ses services écologiques, c'est plus facile de discuter entre partenaires, que de comparer le coût et le bénéfice économique de la route avec une notion vague de biodiversité ou d'esthétique du paysage. C'est dans la pesée d'intérêts qu'il faut avoir ce langage commun. Je pense que ça pourrait changer beaucoup de choses. Par exemple, si le travail de pollinisation des plantes utiles et



Alexandre Buttler dans son bureau à l'EPFL, en compagnie d'une plante ayant bénéficié de ses soins.

cultivées par les abeilles était à faire manuellement, cela coûterait plusieurs milliards de dollars par année, selon une étude internationale.

La reconnaissance du changement climatique comme un problème majeur a-t-elle influencé vos axes de recherche et votre rapport au travail?

Oui. Dans une carrière, le-a chercheur-euse a naturellement tendance, mais pas exclusivement, à faire ses recherches sur des questions d'actualité; dans mon cas, ce fut l'impact du changement climatique sur les écosystèmes. Toutefois, ce ne sont pas seulement l'intérêt du-de la chercheur-euse et du public qui jouent, mais aussi les possibilités de financement de la recherche. Actuellement, si le mot-clé «changement climatique» apparaît dans un projet, il obtiendra probablement plus facilement un financement. Comme il fallait souvent avoir, dans les projets européens, une partie socio-économique pour une approche transdisciplinaire. À l'époque, quand j'étais tout jeune

chercheur, il y avait eu l'initiative de Rothenthurm, pour revenir aux tourbières. Elle a conduit à une votation populaire en 1987. L'armée a voulu étendre la place d'armes de Rothenthurm (SZ), qui touchait un milieu naturel, une tourbière. Il n'y a pas beaucoup d'initiatives populaires qui passent, mais celle-ci l'a fait, car elle a rassemblé à la fois des protecteur-riche-s de la nature et les opposant-e-s à l'armée. Cet ajout des voix de deux bords totalement différents a fait que l'initiative a été acceptée. En conséquence, la protection des biotopes tourbeux a été inscrite dans la Constitution. Ce mouvement, avec la révision de la loi sur la protection de la nature la même année, a engendré plusieurs inventaires fédéraux: des tourbières, des paysages marécageux d'importance nationale, des zones alluviales d'importance nationale, des praires maigres. Cela a donné des opportunités de travail dans le secteur privé (bureaux d'étude) et public (universités) et orienté considérablement la recherche en environnement ainsi

que son application.

Créer des tourbières ou des milieux naturels pour stocker le carbone serait-il envisageable?

Créer des tourbières n'est pas vraiment réaliste au vu des conditions environnementales qu'il faudrait, mais une perspective intéressante et reconnue est celle d'augmenter le carbone des sols. Il existe une initiative des *4 pour 1000* qui est née en marge de la COP21 à Paris en 2015, dont le but est de favoriser la séquestration du carbone dans les sols, particulièrement dans l'agriculture. Avec l'intensification de cette dernière, les sols ont perdu beaucoup de carbone, ce qui constitue un gros problème.

Le potentiel de récupération du carbone dans les sols agricoles du monde est énorme

Le potentiel de récupération du carbone dans les sols agricoles du monde est énorme, d'où l'importance d'avoir des pratiques culturales adaptées comme le non-labourage des sols, le sursemis ou l'apport d'engrais organiques. Refixer du carbone dans les sols sera à la fois bénéfique pour la séquestration du carbone et donc pour lutter contre le réchauffement climatique, mais aussi pour la fertilité à long terme des sols. L'autre option, bien sûr, c'est de planter massivement des arbres. Le problème, c'est que le carbone fixé dans les arbres est plus à risque que celui dans les sols, ce que l'on constate lors des feux de forêt. De toute évidence, il n'y a pas un seul remède miracle; je pense qu'il faut agir sur plusieurs plans: non seulement décarboner certains secteurs de la vie quotidienne, mais aussi fixer le carbone là où cela peut se faire naturellement.

Propos recueillis par Killian Rigaux

Pour en savoir plus sur les quatre projets d'Alexandre Buttler, rendez-vous sur notre site internet lauditoire.ch, où l'intégralité de l'interview est disponible. Vous y découvrirez également le lien menant à la vidéo de la Leçon d'honneur donnée par Alexandre Buttler, qui retrace sa carrière en détail.

Dr Killian Rigaux

Détour par les arcanes climatiques

RENCONTRE • Julia Steinberger est professeure en sciences de l'environnement à l'Université de Lausanne depuis 2020. Elle contribue parallèlement en tant qu'auteure principale au troisième groupe de travail du sixième rapport du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat), qui sera achevé en été 2022. Très active pour la cause climatique, elle a participé à la COP26 (Conférence des parties) alternative à Glasgow et vient de créer un groupe, Degrowth Switzerland, aux multiples ambitions dans le secteur du combat contre le réchauffement climatique.

Selon vous, qui doit porter la lutte pour le climat, les citoyen-ne-s par des manifestations ou les politiques par des résolutions?

Je pense que nous ne sommes pas à un point où on peut répondre à cette question par un-e seul-e acteur-ric-e. J'aime bien la façon dont en parle une de mes camarades, Emily Grossman, scientifique et l'une des fondatrices d'Extinction Rébellion: il y a un contrat social entre les scientifiques et les gouvernements. Notre job était d'informer les gouvernements, ceux-là qui ont le pouvoir de prendre des décisions pour changer la direction des économies, des lois, des règlements, etc. Ce contrat social a été bel et bien cassé parce que le travail d'information a été fait, maintenant depuis des décennies, et qu'on n'arrive toujours pas à changer de cap. Les émissions sont toujours en train de croître, même post-Covid. On aurait pu avoir la chance d'une reprise verte; beaucoup d'encre a coulé, beaucoup de propositions très concrètes ont été faites, y compris les miennes. On a vraiment essayé de faire ce travail d'information et de conseil, et ça n'a pas marché. Je pense que le constat que l'on peut faire, c'est que les gouvernements ne sont pas à la hauteur, et du coup, il faut que cela devienne une question citoyenne. Je ne sais pas quelle constellation d'acteur-ric-e-s sera en mesure de faire changer le cours des événements, mais c'est clair que les gouvernements tout seuls en sont complètement incapables. C'est une trahison complète de leur rôle de protection du public, d'ailleurs.

Quelles étaient vos propositions pour une reprise verte?

C'était une étude qui avait été menée par une collègue au Royaume-Uni, la professeure Milena Buchs, qui est à l'université de Leeds, où je travaillais avant. Beaucoup de personnes au niveau international y ont contribué. C'était une base de données pour répertorier les politiques positives qui avaient été mises en place

post-Covid, pour la durabilité, le climat, l'équité sociale. Sur cette base, on avait mis en avant un «menu» de politiques qui seraient cohérentes au niveau social, sanitaire et écologie-climat. Cela avait été diffusé par un groupe qui s'appelle *Wellbeing Economics Alliance*. Cette ONG rencontre des gouvernements qui ont envie de se réorienter vers le bien-être de leur population, et arrêter de poursuivre une croissance économique à tout prix. D'ailleurs, j'aimerais bien encourager la Suisse à y adhérer, c'est un de mes projets pour l'année à venir.

Pensez-vous qu'il soit nécessaire de changer de modèle économique pour avoir un avenir respectueux du climat?

Je fais partie de celles et ceux qui prônent la décroissance. Nous venons de fonder le groupe *Degrowth Switzerland* (Décroissance pour la Suisse). Notre événement de *launch* aura lieu le 10 décembre à Zürich. C'est une conclusion qui m'est venue en étudiant les données et la façon dont le système économique fonctionne actuellement: il faut absolument changer de cap. Nous sommes dans des systèmes économiques qui sont voués à la croissance. Cette dernière est une obligation parce que c'est un facteur de stabilisation des marchés capitalistes. Si on n'a pas de croissance, la façon dont nos marchés sont construits actuellement fait qu'on a des crises, des faillites. On utilise souvent comme argument que la croissance aide les plus pauvres et le programme social, mais cela ne s'avère pas du tout dans les faits. Bien sûr, il faut de la croissance dans les pays plus pauvres, mais dans les pays plus riches, la croissance participe à l'inégalité et à l'accumulation de richesses, parce que le 80% en plus de la croissance va vers les revenus les plus élevés. Ce sont ces derniers qui ont une responsabilité surdimensionnée par rapport à leur empreinte carbone et d'autres



Thibault Schneberger

impacts environnementaux. Il faut absolument que nous décroissions notre consommation de ressources, ce qui doit aller de pair avec une décroissance de l'échelle de nos économies. Ce n'est pas du tout un drame. Il faut repenser la façon dont nous travaillons les un-e-s pour les autres et dont nos économies sont organisées. C'est donc tout à fait possible de réfléchir à des politiques et des directions différentes, mais, pour moi, ce n'est pas du tout possible de concevoir d'aller vers un avenir durable et même survivable si on continue avec nos systèmes économiques actuels.

Tous les pays et différentes catégories sociales ont-ils les mêmes responsabilités et devoirs d'action envers le changement climatique? Comment les quantifier?

Il y a deux niveaux. On a des données au niveau national, qui peuvent se décliner au niveau territorial ou au niveau de la consommation. Par exemple, la Suisse a des émissions territoriales qui diminuent, mais des émissions par rapport à sa consommation, qui incluent les émissions à l'étranger causées par notre consommation, qui sont en train de croître. Les données peuvent informer sur différentes logiques,

production et consommation. À l'intérieur d'un pays, on peut allouer des émissions et des impacts environnementaux à différentes classes de revenus, voire même à différents ménages.

Comment arriver à un accord mondial sur le climat alors que certains pays comme la Russie ou la Chine peuvent gagner des accès à diverses ressources par le réchauffement?

Dans ces négociations, tous les pays s'arrangent pour tirer leurs intérêts vers eux. Par exemple, les États-Unis, l'Union européenne, la Suisse et le Royaume-Uni ont été d'accord de dire qu'il aurait fallu arrêter le charbon. L'Inde et la Chine ont ensuite mis leur force de poigne pour garder le charbon. C'est la différence entre *phase out* et *phase down*, diminuer plutôt qu'éliminer. En même temps, les États-Unis, la Suisse, l'Union européenne et le Royaume-Uni se sont bien mis d'accord pour ne pas mettre en place de mécanisme compensatoire des impacts du changement climatique dont ils sont responsables. Je dirais même que cela arrange tous ces pays. Chacun utilise les faiblesses de l'autre pour se donner une excuse et continuer à faire les choses comme

ils le voudraient. Les États-Unis, la Suisse, l'Union européenne et le Royaume-Uni n'ont pas mis en avant de langage pour dire qu'ils allaient abroger l'utilisation du pétrole et du gaz. Pour eux, le cas du charbon les arrangeait, donc ils ont gardé ça. Les pays les plus puissants se sont arrangés pour ne pas avoir d'obligation financière envers les pays plus pauvres. Il y a eu une fuite qui a montré que le gouvernement suisse, dans ses commentaires sur le rapport du GIEC, a demandé à affaiblir le langage sur l'obligation financière des pays plus riches envers les plus pauvres, pour qu'ils puissent atteindre leur objectif au sein de l'accord de Paris. Je pense que personne là-dedans n'est un acteur de bonne foi parfaite. Ils ont tous des constellations d'intérêts et pour finir, les choses continuent comme elles l'étaient avant.

Pensez-vous alors qu'il y ait un espoir que les choses changent à la prochaine COP?

Cela ne veut pas non plus dire qu'il n'y a pas eu de progrès cette COP-ci. Apparemment, c'est la première fois qu'on a un langage qui nomme directement les énergies fossiles, ce qui est quand même ahurissant, depuis une trentaine d'années que ces COPs existent! Il y a eu certains progrès. Il ne faut cependant jamais attendre la COP suivante. Il y a toujours la fausse idée que les gouvernements vont nous sauver ou vont comprendre dans quelle urgence absolue nous sommes. Ce n'est pas du tout le cas. Il faut que la société civile, les citoyen-ne-s, les activistes y mettent du leur pour exiger de leur gouvernement, de leurs industries et de leurs places financières de changer de cap. Il faut comprendre que la Suisse se donne bon ton, mais notre place financière essaie d'insister pour que nos banques puissent continuer d'investir dans les énergies fossiles à l'étranger. Nous sommes l'une des plaques tournantes de la finance pétrolière, parmi les plus grandes entreprises de ce secteur ont leur siège à Genève. Il y a beaucoup à faire ici avant d'attendre quelque COP que ce soit.

Souhaitez-vous ajouter quelque chose?

Je n'ai pas beaucoup enseigné la première année où j'étais ici. Cela m'a fait énormément plaisir de retrouver l'enseignement avec les étudiant-e-s de première année bachelors que j'ai en cours ce semestre. J'ai trouvé qu'ils-elles

étaient fantastiques: éveillé-e-s, critiques, drôles, interactif-ve-s, tout ce qu'on veut! C'était magnifique, vraiment super de pouvoir leur apporter quelque chose et aussi d'avoir leur retour sur ce genre de questions.

J'ai trouvé que les étudiant-e-s étaient fantastiques!

Je pense qu'il faut vraiment donner énormément de confiance et de capacités aux étudiant-e-s. Je vois mon rôle comme celui d'apporter des connaissances, des bases théoriques et pratiques, mais ce que j'ai surtout envie de faire, c'est de donner des capacités d'action et d'interaction. Je fais confiance aux étudiant-e-s de l'Unil pour faire autant que possible dans tous les domaines autour de la crise climatique, de la crise écologique et de la crise sociale, qui sont d'ailleurs des crises conjointes. Il ne faut vraiment pas attendre un diplôme pour faire partie des personnes qui essaient de faire changer le cours des événements. Ça va être la chose la plus importante dans les décennies, le siècle, voire les siècles qui suivent. Il ne faut pas se laisser donner un seul rôle. Il y a tellement besoin d'avoir des personnes qui réfléchissent, agissent, interagissent et essaient de réfléchir à faire les choses différemment, qu'il ne faut pas se laisser donner des instructions et informations sans y réfléchir, les critiquer et vouloir s'engager. Les décennies à venir vont être difficiles, je suis désolée pour ça, mais on ne peut pas rester spectateur-riche. Cela m'a donné beaucoup de courage de voir ces étudiant-e-s qui avaient envie d'apprendre, de comprendre et d'interagir. On arrive dans une ère d'engagement et j'aimerais vraiment encourager les étudiant-e-s de l'Unil à faire autant qu'ils-elles le peuvent. Je pense qu'il y a vraiment beaucoup de capacités ici. •

Propos recueillis par
Killian Rigaux

Pour en savoir plus sur le rôle de Julia Steinberger au sein du GIEC et sur ses diverses activités pour le climat, rendez-vous sur notre site internet lauditoire.ch, où l'intégralité de l'interview est disponible. Y figurent aussi des liens conduisant aux projets cités dans cet interview.

Ecoféminisme: repenser la nature

POLITIQUE • L'écoféminisme permet de penser l'oppression sexiste et la destruction des écosystèmes comme étant des phénomènes profondément liés. Ainsi, quelles sont les implications d'un tel lien?

L'écoféminisme est souvent pensé de manière abstraite et théorique, comme un moyen de relier deux luttes aux apparences distinctes. Pourtant, ce mouvement a émergé à partir de craintes et de révoltes très concrètes: la course à l'armement nucléaire caractéristique de la guerre froide présageait un avenir incertain et sombre pour l'humanité. La menace de voir toute une partie du monde ravagée par des bombes nucléaires semble avoir servi de déclic pour certain-e-s féministes, car c'est dans cette même période qu'est apparu un florilège de poèmes, de textes politiques, de fictions, d'actions symboliques, de blocages, de rituels, de récits et de rencontres qui ont pour point commun de dénoncer une culture masculine, patriarcale, guerrière et techniciste.

L'exploitation de la nature s'appuie sur sa féminisation

Ces productions vont permettre de relier l'oppression sexiste et la destruction de la nature, les deux s'inscrivant dans une dualité nature/culture dans laquelle la culture serait associée aux hommes et la nature aux femmes. Ces dernières seraient alors caractérisées par l'irrationnel, le sensible, la matière, la corruption, l'impureté, le domptable et l'appropriable, tandis que le masculin est associé à l'esprit, la raison, le sacré et la pureté. En bref, l'oppression des femmes s'appuie sur leur naturalisation et l'exploitation de la nature s'appuie sur sa féminisation, comme le montre l'appellation «Mère Nature». La société patriarcale et coloniale s'approprie alors des corps, de la même façon qu'elle s'approprie des terres.



Dr Ariane Boy de la Tour.

Un regard critique sur la nature

L'écoféminisme a souvent été accusé de naturaliser le sexe puis le genre en raison du rapprochement qu'il fait entre femmes et nature. Cela semble paradoxal, étant donné que la plupart des mouvements féministes s'inscrivent justement contre cette naturalisation! Mais cette critique est-elle fondée? La philosophe française Catherine Larrère affirme dans son article *La nature a-t-elle un genre? Variétés d'écoféminisme* que le rapprochement que permet l'écoféminisme ne conduit «non pas à naturaliser les femmes, mais à mettre en question la naturalité de ce que nous désignons par nature».

L'écoféminisme permet alors un regard critique quant à la conception occidentale et plutôt récente de «nature»

L'écoféminisme permet alors un regard critique quant à la conception occidentale et plutôt récente de «nature», qui tend à attribuer des fonctions au service des hommes (ou plus généralement des humains) aux écosystèmes et aux plantes et animaux qui les constituent. •

Ariane Boy de la Tour

L'échec de l'écologie apolitique

POLITIQUE • Malgré un consensus scientifique établi depuis plusieurs décennies, les mesures pour lutter contre le réchauffement climatique restent marginales. Une incapacité qui reflète l'incompatibilité des intérêts économiques dominants et l'exigence de la préservation du climat.

Depuis plus de quarante ans, ni le réchauffement global ni le rôle prépondérant de la combustion d'énergies fossiles ne font l'ombre d'un doute. En 1979 déjà, l'Académie américaine des sciences déclarait qu'il est «irréfutable que l'atmosphère change et que nous contribuons à ce changement [...] ce qui est lié à la combustion des ressources fossiles et à l'utilisation des sols». Pourtant, depuis 1990, la quantité de CO₂ émise annuellement est en constante augmentation et les effets du réchauffement climatique se font de plus en plus ressentir. Si les mesures mises en place sont restées marginales, c'est en raison de la subordination des décisions en matière climatique aux intérêts économiques d'une minorité dominante. Il en a résulté une individualisation de la responsabilité écologique: aux solutions collectives, structurelles et organisées se sont substitués les choix personnels, privant l'écologie de tout contexte et moteur politique.

Subordination à l'industrie

Depuis les années 1970, des conférences et sommets traitant de questions environnementales sont organisés entre dirigeant-e-s gouvernementaux, au niveau international. Les *Sommets de la Terre* sont des rencontres décennales organisées par l'ONU s'inscrivant dans cette ligne. Pourtant, en 1992, lors du sommet de Rio, la compagnie pétrolière *Total* propage des dossiers stipulant qu'il existe des «incertitudes concernant l'effet de serre», et la société d'extraction pétrolière *Elf* déclare en parallèle qu'il s'agit d'«une vraie question encore méconnue».

Aux solutions collectives, structurelles et organisées se sont substitués les choix personnels

Loin d'être déroutant, cet exemple s'insère dans la logique du

développement durable, visant à tenir compte des contraintes écologiques tout en maintenant une croissance économique fondée sur les énergies fossiles. Plusieurs décennies se sont désormais écoulées, et le seul constat de cette approche est celui de son échec: le réchauffement et ses effets sont désormais d'actualité. Malgré tout, l'approche en question, subordonnant les exigences climatiques aux impératifs économiques dominants, se perpétue. Ainsi, selon l'*Alliance pour une réglementation de transparence et d'éthique en matière de lobbying* (Alter-EU), on compte entre 15'000 et 30'000 lobbyistes au siège de l'UE: 87,5% sont des représentant-e-s de plus de 500 multinationales et 1'500 organisations patronales. Le mois dernier encore, lors de la COP26, l'ensemble des délégations des entreprises des combustibles fossiles regroupait plus de 500 personnes, soit plus que chaque délégation étatique.

Responsabilité... individuelle?

Un autre pilier du développement durable est celui du «penser global, agir local». Cette logique développée à partir des années 1990 a restreint les luttes contre le réchauffement climatique à des mesures anecdotiques. Elle a également favorisé le transfert, pour ce qui est des mesures à prendre, des secteurs industriels aux individus. À titre d'exemple, Andrew Jaeger analyse la production de boissons aux États-Unis. Avant la conception des cannettes en aluminium et des bouteilles en plastique, la vente de boisson était orchestrée autour du système de consigne. L'invention de contenants jetables a permis un tournant financier majeur pour les industriels de la bière et des boissons gazeuses: fini les coûts de collecte et reconditionnement. Cet intérêt économique s'est vu accompagné d'arguments



marketing: pourquoi s'encombrer lorsqu'on peut jeter?

L'invention de contenants jetables a permis un tournant financier majeur

Sous cette impulsion, entre 1947 et 1971, la vente de boisson se transforme, de la consigne au jetable. Lorsque certaines voix se sont élevées contre ce changement, la réponse des secteurs économiques concernés a été sans équivoque; à l'image des propos du directeur de l'entreprise de boîtes de conserve *American Can Company* rapportés dans *The San Bernardino County Sun* témoignent: «Il nous faut lutter par tous les moyens contre les référendums sur les bouteilles». En définitive, les bénéfices nouvellement générés n'ont été possibles que par le transfert des coûts de collecte et reconditionnement du privé au public, par la nécessité de mettre en place des structures de tri et gestion de déchets.

Vers une écologie politique

Aussitôt que les premières instances internationales et gouvernementales à vocation environnementale se sont formées, les secteurs économiques et industriels dominants s'y sont arrogé une place de premier choix.

Cela leur a permis d'imposer la préservation de leurs intérêts, au détriment du climat. La responsabilité des mesures à prendre s'est également vue transférée des secteurs industriels aux individus, condamnant la lutte contre cette crise à l'échec que l'on observe présentement. Aujourd'hui encore, alors qu'Ignazio Cassis félicitait les installations de *Glencore* en Zambie et qu'Emmanuel Macron se réjouissait de la participation de *Total* à la construction d'un oléoduc de plus de 1'443km en Ouganda, ces mêmes gouvernements misent sur la responsabilisation et les «petits gestes» des individus dans la résolution de la crise environnementale.

La responsabilité des mesures à prendre s'est vue transférée des secteurs industriels aux individus

Face aux moyens déployés par les milieux économiques dominants pour préserver leurs intérêts, dont de tels projets climaticides sont l'expression, la seule réponse appropriée est l'organisation collective et la mobilisation des citoyen-ne-s. •

Le symbole de l'automne en péril

BIODIVERSITÉ • Chaque année à l'automne, la palette orangée dont se parent les arbres de nos régions nous offre un spectacle magnifique. Pourtant, ce phénomène est mis en danger par le dérèglement climatique. Jean-Michel Fallot, climatologue, nous en dit un peu plus.

Un phénomène s'est récemment rajouté à la liste des effets dévastateurs du dérèglement climatique sur la flore. Depuis une dizaine d'années, un fort retardement du jaunissement des feuilles des arbres a été constaté. Ce triste phénomène est dû aux températures qui augmentent, créant des sécheresses inhabituelles. De fait, le froid n'a pas l'occasion de détériorer assez tôt la chlorophylle des feuilles, et elles ne tournent donc que tardivement aux tonalités chaudes.

Des nuits fraîches sans vent participent à l'éclat des couleurs.

Dans certains cas, la sécheresse provoque tout simplement la chute des feuilles prématurément. En outre, la coloration des feuilles durant l'automne dépend aussi des conditions: un beau temps et des nuits fraîches sans vent participent à l'éclat des couleurs.

La Suisse concernée aussi

Nos régions suisses sont touchées également. Jean-Michel Fallot, climatologue, maître de recherche et d'enseignement à l'Institut de géographie et de durabilité de l'Unil, explique: «On observe un retard de la coloration notamment dans les Alpes». Il précise que le processus est mû par deux facteurs: la décoloration normale des feuilles résulte d'une diminution de la durée du jour,



mais aussi d'une température plus basse. Consécutivement au réchauffement de l'atmosphère, ce phénomène est retardé. À l'inverse aussi, lorsqu'il y a une sécheresse en été, les feuilles subissent un stress et jaunissent plus rapidement, ce qui provoque leur chute prématurée. Certaines espèces telles que les hêtres, ne supportant pas ces chaleurs, sont plus à risque; d'autres, comme les chênes, les supportent

mieux. Le climatologue précise qu'il faut d'ailleurs s'attendre à des étés plus secs dans les années à venir, ce qui risque donc d'exacerber ces phénomènes. Ces changements climatiques participent aussi l'implantation de nouvelles espèces en Suisse, puisqu'elles suivent la chaleur. Ces dérèglements auraient à long terme un impact sur la biodiversité, en empêchant certains spécimens de s'épanouir, influençant dès lors la faune également. C'est la raison pour laquelle il est important, dans la gestion des forêts, de ne pas planter uniquement les mêmes espèces. Une preuve de plus s'il en fallait une, de la fragilité de l'écosystème et de la nécessité de le protéger. •

Olivia Schmidely

ZAD, un grand projet inutile?

ÉCOLOGIE • Les ZAD ont beaucoup fait parler d'elles récemment, notamment en Suisse, en France et en Belgique. Cet outil tire sa légitimité d'un climat politique jugé trop lent face aux défis actuels, notamment dans un contexte d'urgence climatique. Comment fonctionne ce mode de lutte?



Une ZAD ou zone à défendre désigne un espace occupé illégalement par des militant·e·s ou activistes en opposition à des projets d'aménagements immobiliers ou industriels qu'ils estiment inutiles, coûteux, susceptibles d'être nuisibles à l'environnement, et à l'intérêt des populations locales. Il est difficile d'établir un profil type, mais on pourrait décrire ces personnes comme militant en faveur de la protection d'espaces et qui

manifestent contre des projets considérés malvenus. Leurs luttes se matérialisent sous forme de «squats» dans des zones privées ou publiques. L'acronyme «ZAD» est ainsi devenu un symbole de forte opposition.

Mauvais échos

Le «zadisme» est une forme de désobéissance civile qui a été largement médiatisée ces dernières années. Ces rapports ont tendance à se focaliser principalement sur les actes violents ou les comportements «déviant» des zadistes. Par leurs actions, iels luttent contre le système dans son ensemble et préconisent un mode de vie alternatif au système dominant. Mais leur lutte peut-elle réellement être assimilée à de la désobéissance civile? Cette interrogation permet de questionner plus profondément les moyens utilisés et les fins voulues par les occupant·e·s de ZAD.

Pour un changement à large échelle

Les zadistes et les personnes qui les soutiennent luttent contre ce qu'ils appellent des «grands projets imposés et inutiles». Ces militant·e·s critiquent les projets d'aménagement en raison de leur impact environnemental, dénonçant la destruction d'espaces naturels, comme les forêts ou les espaces agricoles. Iels considèrent ces projets comme «inutiles», estimant qu'il y a déjà suffisamment d'infrastructures. Iels les voient également comme des projets «imposés», du fait qu'il s'agirait en réalité d'intérêts étrangers à la communauté, liés à des entreprises multinationales ou à l'État. En ce sens, les zadistes souhaitent rompre avec le modèle de société consumériste et productiviste actuel. Très concrètement, la manière d'habiter une ZAD, tant dans les relations sociales informelles que dans l'organisation formelle, montre une rupture nette

avec le monde extérieur au regard des modèles adoptés.

Le zadisme comme un art de vivre

Occuper un espace leur permet de créer un lieu pour développer des modes de vie qui embrassent leurs idéaux d'autonomie politique et alimentaire. Dans une ZAD, tout se passe en collectivité. Cette articulation entre luttes et propositions d'alternatives est sans doute l'une des principales particularités de la ZAD. Ses occupant·e·s recherchent, construisent et proposent un mode de vie différent, et fondent cette expérimentation sur un acte premier: la désobéissance civile. Nous pouvons donc dire que le zadisme serait bien l'héritier de la désobéissance. Il restera reste à constater à l'avenir si la modernisation de cette forme de lutte obtiendra les résultats qu'elle espère. •

Yasmin Rosario

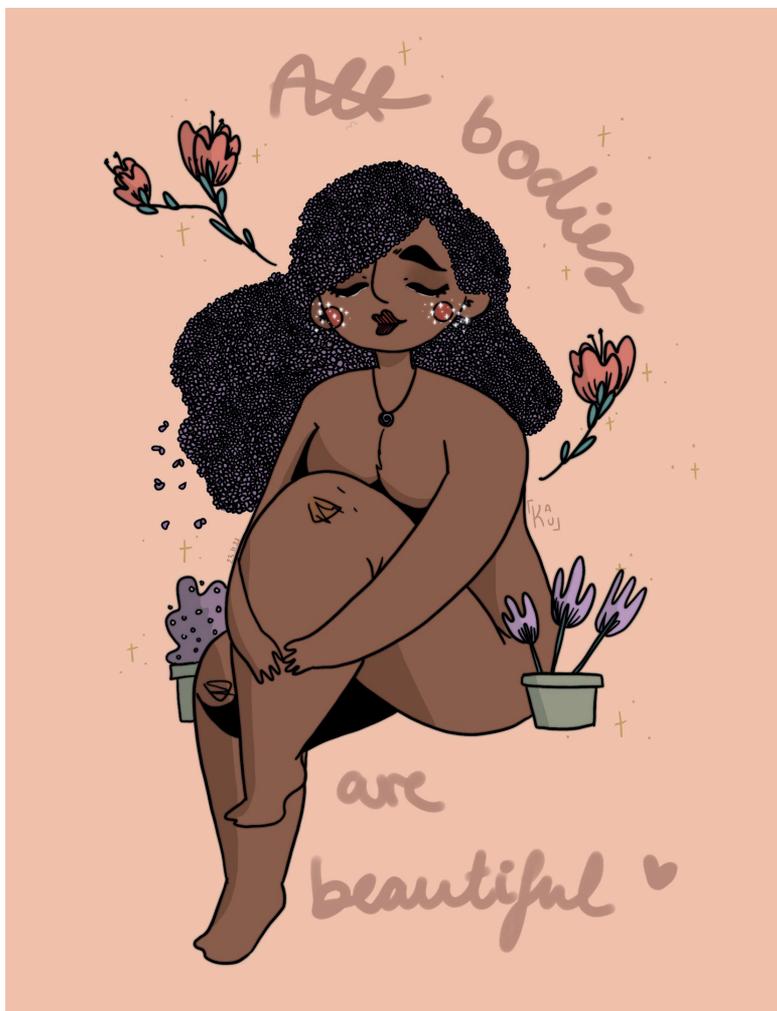
Un nouveau caprice de jeunes?

SANTÉ • La chirurgie esthétique se popularise depuis quelques années. Mode, influence et économie, quels sont les rôles joués par ces facteurs auprès de notre jeunesse? Du modelage corporel massif au tourisme médical, jusqu'où peut mener leur insatisfaction?

De plus en plus jeunes, les adolescent·e·s ont recours à la chirurgie esthétique. Certain·e·s attendent impatiemment le jour de leurs dix-huit ans, voire même demandent l'autorisation à leurs parents dès seize ans pour ce genre d'opération. Auparavant, la chirurgie esthétique était présente surtout chez les personnes âgées ou souffrant d'une maladie qui nécessite une reconstruction. Quelles sont les raisons de ce changement? L'influence des réseaux sociaux – et les propos des créateurs et créatrices de contenu qui en font la promotion – est souvent accusée de ce phénomène par les autres médias. Il est vrai qu'aujourd'hui, une grande majorité des jeunes sont au moins sur un réseau social et de ce fait, ils sont tous les jours confrontés à des images qui correspondent à leur idéal apparaissant ainsi comme réel.

Tout y est pour sembler le-la plus parfait·e possible

Lorsqu'une personne navigue sur Instagram, elle va y découvrir un bon nombre d'influenceurs et d'influenceuses. Chacun·e ayant un style différent. Ainsi, tout le monde peut y trouver un modèle de ce qu'il voudrait être. Malheureusement, cette image est souvent fictive. Retouches, filtres, voire chirurgie, tout y est pour sembler le-la plus parfait·e possible. Cela peut créer des complexes vis-à-vis d'un idéal auquel ils-elles ne songaient même pas. Prenons pour exemple Kim Kardashian qui a un corps si refait qu'il n'existe pas dans la nature. De plus, énormément d'applications permettent de retoucher ses photos, se lisser la peau, cacher ses imperfections et amincir la taille. Pour les moins doué·e·s, Snapchat et Instagram proposent des filtres préfabriqués qui changent entièrement la forme du visage. Bien que pratique, pour être toujours «présentable», il n'en est pas de même quand on se découvre dans un simple miroir, avec tous ses défauts. Pas facile de s'accepter dans ces conditions, surtout



Niko Goldmann

grands blessés. Alors considérée comme une chirurgie lourde et long-temps risquée, elle connaît aujourd'hui une renommée de qualité: techniques plus raffinées, opérations plus sûres, possibilité de retour en arrière.

Phénomène et géographie économique
«On voit là que la chirurgie esthétique, parce qu'elle est de plus en plus accessible, s'inscrit dans une continuité de transformation des corps à des fins à la fois esthétiques identitaires et relationnelles», déclare Francesco Panese, professeur de Sciences sociales à l'Université de Lausanne. Si depuis les années 2000 les interventions ont augmenté de 50%, c'est aussi dû à la diminution des coûts ainsi qu'à l'augmentation de l'offre et de la demande.

Elle est de plus en plus accessible

Le fameux lifting qui a fait des ravages chez certaines stars est maintenant remplacé par des ajouts de sa propre graisse ou des injections d'acide hyaluronique dont les effets s'estompent avec le temps jusqu'à disparaître. De plus, le rendu final de la peau est moins figé et semble plus naturel. Malgré cette apparente avancée, il ne faut pas négliger l'existence d'un risque de conséquence médicale suite à une opération qui aurait mal tourné, de désillusion face à sa nouvelle image ou encore le sentiment d'en vouloir toujours plus. Après s'être refait les lèvres, on pense à une rhinoplastie, et pourquoi pas à des implants mammaires. Plus on en fait, plus ça coûte. Il est donc intéressant pour les plus économes de se tourner vers des instituts moins chers et souvent situés à l'étranger. Il existe aujourd'hui un tourisme médical. Des agences se spécialisent dans ce domaine en proposant toutes sortes de destinations suivant la prestation recherchée. Ces vacances de l'esthétisme à bas prix contribuent à la montée en puissance du nombre d'opérations chez les jeunes. •

avec les influenceur·euse·s qui font la propagande des corps parfaits. La jeunesse est continuellement confrontée à cette problématique même si elle n'est pas active sur les réseaux. En soirée, à la bibliothèque, à tout moment, il est habituel de sortir son téléphone, de prendre une photo et de la partager. Il est donc commun de se retrouver sur le profil de ses amis, d'où l'importance d'être bien apprêté·e au quotidien. Comment se plaire, pour soi et à travers les autres, dans un monde où tout est retouché? Lorsque cacher ses défauts derrière des accessoires ou du maquillage ne suffit plus, beaucoup succombent à la tentation de la chirurgie.

Origines et avancée
Qu'est-ce que la chirurgie esthétique

si ce n'est qu'une simple amélioration du corps? Depuis toujours, on transforme notre anatomie. On fait des régimes, on va chez le coiffeur et, même dans les années 2000, la mode était de se faire percer et tatouer.

Comment se plaire dans un monde où tout est retouché

Souvent jugées comme des rebelles, il n'y a que peu de personnes actuellement sans ces artifices devenus banals. Si le tatouage choquait auparavant, la chirurgie pourrait entrer dans les mœurs. Toucher à son corps n'est pourtant pas anodin. À la fin de la Première Guerre mondiale, celle-ci a été inévitable pour réparer la chair des

L'idéal malgré l'oppression

MOYEN-ORIENT • Près de trois mois après la prise de Kaboul par les talibans, la situation des femmes ne s'est pas améliorée. Nombreuses sont celles qui militent pour le maintien de leurs droits et liberté.

Les femmes en Afghanistan ont toujours été opprimées. Si l'invasion soviétique de Kaboul en 1979 apportait, en plus d'un conflit, quelques réformes sociales, leur retrait en 1989 a marqué un retour en arrière. Une guerre civile s'ensuit et d'elle émerge un nouveau mouvement: les talibans – nom qui signifie «étudiant de l'Islam». À la tête du pays de 1996 jusqu'en 2001, ils disent vouloir rétablir la paix, l'ordre et la morale en Afghanistan. Or, la réalité est toute autre et ce sont les femmes surtout qui en pâtissent: interdiction de travailler et d'étudier, port de la burqa obligatoire, exigence d'être accompagnée d'un *mahram* – tuteur masculin de la famille – en public. Plus tard, après l'attentat du 11 septembre, l'invasion américaine chasse les talibans du pouvoir, permettant ainsi aux femmes de recouvrer certains de leurs droits. Mais, en 2021, les talibans reviennent, amenant avec

eux l'écho de leur ancien règne.

L'asphyxie des femmes

Cibles premières des talibans, elles sont aujourd'hui éjectées des espaces publics. À



Dr. Amir Qureshi

peine les nouveaux dirigeants ont pris Kaboul, que déjà l'on arrache les images de femmes dans les salons de beauté et les devantures de ces instituts sont peintes afin de dissimuler le visage des mannequins. Le mollah local Assadullah Akhond Baradar

déclare: «Vous serez en sécurité, mais vous devez cacher vos visages, cacher vos yeux. Vous pouvez aller travailler, nous pardonnons à tout le monde... Mais si l'on vous voit avec les ongles des mains ou des pieds vernis, si l'on vous voit les lèvres maquillées, alors on sera en colère, on va tout couper et on va tout jeter.» On compte également de nombreuses disparitions, mariages forcés, viols et meurtres. Les quelques avancées faites depuis vingt ans volent en éclats.

Vous serez en sécurité

Les voix qui s'élèvent

En Afghanistan ou à l'international, des collectifs féministes prennent forme. Dans les rues, les manifestations se multiplient,

comme à Hérat le 2 septembre dernier. Les femmes s'expriment également beaucoup sur les réseaux sociaux. En exemple, le hashtag #DoNotTouchMyClothes: les adhérentes partagent des photos d'elles vêtues de robes colorées, en réaction au port du voile intégral que les talibans imposent aux étudiantes afghanes. On peut également citer le mouvement *Where is my name* qui se bat pour modifier les règles d'enregistrement de l'état civil. Les femmes ne sont en effet désignées que sous l'étiquette «fille/sœur/épouse de...» et leur nom n'apparaît ni sur leur certificat de décès ni sur celui de naissance de leurs enfants. Aujourd'hui, l'avenir reste incertain, mais une chose au moins est sûre: partout, on entend crier les femmes insurgées. •

Sophie Henzelin

La méthode Pikas contre le monde

RESOUDRE • Selon une étude menée en 2018, 22% des écolier-ère-s suisses avouent avoir subi du harcèlement à l'âge de 15 ans. La Méthode Pikas, développée pendant des décennies, propose une méthodologie pour contrer le harcèlement scolaire.

Le 5 octobre 2021 à Mulhouse, une adolescente de 14 ans a été retrouvée après avoir mis fin à sa vie. Depuis son coming out deux ans plus tôt, elle subissait du harcèlement islamophobe, raciste et lesbophobe de la part de ses anciennes camarades. Elle avait déjà fait une tentative en mars dernier, et a même reçu de la part de ses harceleuses une lettre disant: «La prochaine fois, on espère que tu vas mourir», confie son frère. Arrivée au lycée, elle croise ses anciennes camarades et quelques jours plus tard, elle se donne la mort. Cette tragédie a provoqué énormément de colère sur les réseaux. Une réprimande fréquente était l'inaction, voire la futilité du système éducatif, et par extension le gouvernement, face au harcèlement scolaire. Ces tragédies se font peu rares, hélas. La tendance est à l'évocation des cas fatals, qu'il s'agisse de suicides ou de carnages comme à Columbine

au Colorado ou Kertch en Crimée. Pourtant, selon des recherches menées en Europe en 2018, plus d'un élève de 15 ans sur 5 déclare avoir été victime de harcèlement.

Le fondement du groupe serait brisé et les échangés peuvent être menés sans blâme

Quelle solution?

C'est par ce constat malheureux que le professeur Anatol Pikas décide de développer une méthode qui prendra son nom. Celle-ci vise à résoudre le harcèlement scolaire en le considérant comme un phénomène de groupe. Elle consiste en une prise en charge d'une personne harcelée qui va ensuite mener une série d'entretiens individuels avec les élèves «harceleurs». De cette



au Canada, en Australie et dans 80% des établissements scolaires du canton de Vaud.

Les intimidateur-ice-s sont invité-e-s à trouver des solutions

Aujourd'hui de nombreux établissements rapportent le succès de cette méthode. Bien qu'elle définisse les divers types de harcèlement – exclusion, cyberintimidation, racket, etc. – elle n'est qu'une réaction; difficile d'intervenir si le-a harcelé-e ne veut ou ne peut pas collaborer. Il faut aussi que le personnel puisse l'identifier et le remarquer. Comme le souligne la méthode Pikas, le blâme est blessant, voire dangereux; l'intolérance peut facilement mener à des actes lourds. Mais plutôt que de vouloir résoudre, commençons par prévenir. •

Oscar Jodran

Une parole publique?

JOURNALISME • La liberté d'expression est une valeur très présente actuellement, mais quel est sa place dans le journalisme. Écrire un article permet-il de promouvoir n'importe quelle parole ou exige-t-il un tri et un travail d'élaboration réfléchi?



La liberté d'expression est une valeur fondamentale d'un système démocratique viable. Sans elle, aucun dialogue n'est possible. Penser est une invitation à la rencontre et c'est lorsqu'apparaît le refus qu'une idée se durcit, se solidifie en un monolithe. L'opinion se transforme en doxa. Les journalistes se heurtent, pour chaque article, à la liberté d'expression et surtout à ses contradictions théoriques et pratiques. Le journaliste et essayiste Olivier Villepreux définit le journalisme comme une «activité qu'exercent régulièrement des femmes et des hommes rémunérés pour chercher, trouver, travailler et diffuser des informations fiables et vérifiables en direction de lecteurs, auditeurs, téléspectateurs, par des canaux apparentant à un ensemble de société dite "de presse"». Cette définition détaille beaucoup de

caractéristiques: la destination, la qualité et le médium. Quels usages faire de la parole en contexte journalistique et quels sont les principaux facteurs d'influence?

De la Lumière

L'élément primordial est avant tout le conflit entre l'usage privé et public de la parole. Cette distinction se lit dans Qu'est-ce que les lumières, court texte rédigé par Emmanuel Kant en 1784. D'après le philosophe des Lumières, le premier usage est conditionné par une «charge civile» qui incombe au sujet pensant. Par exemple, le métier d'enseignant exige une maîtrise des propos professés afin de ne pas promouvoir des connaissances mensongères – qui sont alors des non-connaissances. Le second usage est le positionnement d'un sujet «en tant que savant». Un enseignant pourra soumettre au public un essai critiquant le système

éducatif pour lequel il travaille. L'emploi du mot «savant» présuppose qu'un savoir précède la parole: si l'enseignant parle, c'est parce qu'il exerce son métier. Sa critique procède d'une connaissance. Aussi, pour garantir la possibilité de ce dernier usage, Kant précise que: «l'usage public de [la] raison doit toujours être libre». Un-e enseignant-e ne peut pas être réprimandé-e pour s'être exprimé-e. (Des limites semblent néanmoins souhaitables, il est aisé d'imaginer la liberté d'une personne entraver celle d'une autre). Qu'en est-il de la liberté dans le cas du journalisme? On peut supposer que des exigences de qualité la limite. La publication, quelle que soit sa forme, légitime de fait une donnée et cela implique des responsabilités bien supérieures à l'usage public au sens kantien. Le ou la journaliste ne peut en aucun cas user de son métier pour véhiculer son discours propre et sa parole relève toujours de sa fonction, de sa charge civile. Il s'en suit une attente de «vérifiabilité» que Villepreux mentionne d'ailleurs justement.

Le journaliste n'écrit pas seul

Un journal s'inscrit dans un réseau d'influence très complexe qui conditionne l'écriture. Dans L'emprise du journalisme, Pierre Bourdieu réfléchit sur ce qu'est «l'autonomie du journalisme», c'est-à-dire la capacité des journaux à agir indépendamment au sein du champ du pouvoir. Un journal se positionne comme plus ou moins intellectuel, ou plus ou moins commercial. L'un sera considéré plus critique et fiable, le second plus divertissant. L'indépendance est indissociable de ses conditions matérielles, car sans argent rien n'est possible: les emplois ne sont pas stables et le temps de préparation comme de rédaction qu'exige l'éthique journalistique peut ne pas être suffisant. La qualité de l'information n'est pas un argument que des considérations économiques valorisent: le rendement et la quantité priment trop souvent sur un contenu réfléchi. Pire encore, les financements exigent potentiellement une contrepartie explicite ou implicite; qu'ils proviennent des consommateurs ou d'actionnaires, ils influent sur les lignes éditoriales. L'information, comme les autres produits, se module en fonction de la demande. •

Maxime Hoffmann

Chronique polémique

Le pauvre treizième

Le chiffre 13 est considéré comme porte-malheur dans les sociétés occidentales, pourquoi?

L'histoire commence avec le Code de Hammurabi, un texte juridique babylonien dans lequel la 13^e loi n'existe pas. Étant une simple erreur, cet acte éveille pourtant des appréhensions envers notre chiffre «maléfique». La superstition prend aussi fortement source dans la religion chrétienne: Judas était le 13^e apôtre arrivé à la Cène et deviendra par la suite le traître conduisant Jésus à la mort. C'est aussi de la Bible que vient l'idée du vendredi 13, car on prétend que la crucifixion a eu lieu le lendemain de la Cène, un certain vendredi. L'échec de la mission Apollo 13 ne sauve pas la réputation du chiffre non plus; les nombreux hasards de cet événement renforcent encore plus le mythe. Selon l'ouvrage de Annemarie Schimmel, *The Mystery of Numbers*, l'indice 13 est surtout perçu comme «au-delà de la complétude», car il suit le nombre 12, considéré en tant que «chiffre parfait»: il existe 12 divinités de l'Olympe, 12 signes du zodiaque, 12 travaux d'Hercule, 12 mois, puis les 24 heures d'une journée qui se divisent en 12 heures de jour et nuit. Le 13 est un numéro porte-malheur qui a même droit à une phobie à son nom: la triskaïdékaphobie. Aux USA, les statistiques estiment qu'environ 10% de la population souffre de cette peur. C'est pourquoi le 13 aurait un impact sur l'économie états-unienne, les individus évitant de se marier, de voyager et parfois même de travailler le 13^e jour du mois. Pour cette raison, 80% de leurs bâtiments ayant une hauteur importante évitent de placer un 13^e étage. Toutefois, cette superstition est évidemment une construction sociale: en Italie ainsi qu'en Égypte ancienne, le 13 serait un porte-bonheur et dans plusieurs pays asiatiques c'est le 4 qui serait maudit – ainsi on voit l'aspect arbitraire de ces malédictions numériques. •

Natalia Montowtt

J'suis pas raciste, mais...

SÉCURITÉ • Depuis toujours, les agent-e-s de police ont pour mission d'assurer le respect de la loi, notre confort en société ainsi que notre sécurité. À l'instar de ce qui se passe avec le mouvement *Black Lives Matter*, il est légitime de questionner leurs actions et répressions violentes.

Tout-e policier-ère doit suivre une formation d'un à deux ans au sein d'une académie ou caserne de police. Là-bas leur sont dispensés des cours pratiques, mais bien sûr aussi des cours théoriques comme de la psychologie pour les sensibiliser et apprendre à gérer leurs émotions sur le terrain. Car être agent-e de police, c'est devoir être préparé-e dans toutes les circonstances à des situations parfois très problématiques où il faut agir de manière efficace. Cela leur demande donc une adaptation constante au contexte. Dans une société de plus en plus diversifiée, ils-elles sont appelé-e-s à développer des compétences interculturelles. Les attitudes et décisions prises lors des interventions doivent être proportionnées et justifiées par l'intérêt public.

Racisme systémique et représentations sociales

Chaque individu est baigné dans un climat idéologique. Selon les propos



d'Eva Green, professeur de psychologie interculturelle à l'Unil, «ce climat est nourri par des représentations sociales.» Ces dernières sont des formes de connaissances élaborées et partagées par un ensemble de groupe d'individus. Les représentations sociales sont à l'origine de ce qui va

forger nos stéréotypes et autres idées préconçues sur des groupes qui sont «étrangers» au nôtre. Ceux-ci vont alors biaiser nos perceptions. Dans le cas des policier-ère-s, il s'agit bien sûr de stéréotypes, par exemple que les personnes noires seraient à l'origine des crimes et d'autres actes délinquants.

Justice sociale et crédibilité

Notre monde contemporain s'accompagne de toujours plus de revendications pour le changement social, politique et éthique pour tou groupe d'individus. Chacun-e recherche le plus de conditions favorables et de justice possible qui lui permettra de s'épanouir dans son existence. Que ce soient les mouvements qui militent pour le climat, ou encore les mouvements de

lutte pour les droits des personnes noires. Les difficultés se posent lors de situations d'urgence, où souvent les policier-ères ont recours sans le vouloir à la «procédure au faciès», c'est-à-dire au contrôle d'identité discriminatoire fondé sur l'apparence de la personne contrôlée. Comme le déclare la conseillère d'État Béatrice Métraux, «un écart de comportement n'est donc jamais inévitable». Le problème est que la vision que nous avons du métier est alors rapidement discréditée. Mais c'est aussi crucial et indispensable de ne pas faire de généralisation trop hâtive sur l'ensemble du corps professionnel de la police. •

Jessica Vicente

Lâche-moi t'as les yeux qui piquent!

TECHNOLOGIE • A l'ère de l'omniprésence des écrans dans les espaces publics se pose la question de l'effet des lumières bleues. Mise en lumière d'une campagne de sensibilisation qui a été mise en place par la Ville de Lausanne: écran-total.

En vous déplaçant avec les transports publics, avez-vous déjà fait l'expérience d'observer quelles sont les occupations des autres passager-ère-s? Force est de constater que presque tout le monde, toutes générations confondues, a les yeux rivés sur son mobile. Le temps de vérifier un message reçu, de *scroller* sur les réseaux sociaux ou encore de visiter un portail d'emploi en ligne, toutes les raisons sont bonnes pour occuper notre esprit. C'est ce qui a préoccupé les TL (Transports publics lausannois) qui ont mis en place en collaboration avec la capitale olympique un projet de sensibilisation sur l'usage des écrans.

En quoi cela consiste-t-il?

Il s'agit de chercher à comprendre quelles conduites adoptées pour réduire ces mauvaises habitudes et surtout comment rétablir le dialogue entre les jeunes et le reste de la société. Ce projet ne s'adresse d'ailleurs pas uniquement aux moins de

vingt-cinq ans, même si ceux-lles-ci sont les plus concerné-e-s étant donné qu'ils baignent dès leur enfance dans ce monde de technologie. Il est possible d'apercevoir des affiches avec des citations de type: «Tu m'as toujours à l'œil, mais ton enfant, il est où?» ou encore «Lève ton nez tu vas rater ton arrêt!».

Lève ton nez, tu vas rater ton arrêt!

Ces slogans investissent de nombreux espaces comme les bus, métros, gares et même certains cabinets médicaux. Des ambassadeur-ice-s du projet peuvent également interpellier le public pour discuter et éventuelle ouvrir le débat.

Paradoxe insurmontable

L'usage excessif de son smartphone ou d'autres appareils électroniques peuvent à la longue avoir des dommages irréversibles sur notre corps.



Cela peut se traduire par des problèmes de myopie précoce chez les enfants, douleurs à la nuque, problème de sommeil ou encore pire, perte de contact social «réel». En

effet, selon le sociologue français Claude Martin, tout enfant a besoin de contact social pour développer ses relations avec autrui, mais aussi lors de ses apprentissages. En même temps, notre société se trouve dans un grand paradoxe, les parents sont invité-e-s à limiter les temps d'écrans et, en même temps, de nos jours, presque tout peut se faire via le numérique. Il n'en demeure pas moins que l'utilisation des écrans, reste souvent source de tensions entre parents et leurs enfants. À noter qu'il en est aussi du devoir des générations plus âgées de «montrer l'exemple» en préférant par exemple un bon livre pour animer leur trajet. •

Jessica Vicente

La sécurité des cyclistes pour la durabilité?

VÉLO • Pour cette édition de L'auditoire dédiée aux questions d'environnement, la FAE a décidé de vous parler du vélo et plus précisément des étudiant-e-s qui choisissent la mobilité douce pour se rendre sur leur lieu d'études. En effet, une des missions de notre association est la durabilité, il nous paraissait donc intéressant d'aborder ce thème sous l'angle des transports qui sont au cœur des débats de notre société actuelle.



Dr. Noëlle Wilhelm.

Le centre-ville est un véritable parcours du combattant dont l'apogée se situe au grand carrefour de la Bourdonnette. Pourtant, ce carrefour est l'unique endroit par où il est possible de passer pour accéder à son lieu d'étude. C'est aussi un passage extrêmement dangereux, où il nous faut passer à travers une entrée et une sortie d'autoroute, n'étant protégé-e que d'une simple petite peinture au sol qu'on nomme communément «piste cyclable». Le problème est simple: les voitures détestent les vélos qui leur font perdre de précieuses secondes de leur trajet. Alors le résultat est sans équivoque, certain-e-s respectent, attendent patiemment derrière les vélos tout en faisant ressentir leur impatience, et d'autres dépassent en prenant de grands risques et surtout en mettant la vie des cyclistes en danger. On se sent comme une petite chose vulnérable entourée de voiture et de camions roulant à toute allure, protégée par de simples lignes sur le bitume. Donc oui, le vélo est un mode de transport formidable qui permet d'éviter le trafic, de ne pas polluer la planète et de se déplacer rapidement pour se rendre sur le campus. Mais à quel prix? Faut-il attendre un accident grave pour reconsidérer la cohabitation des voitures et des vélos sur la route de la Bourdonnette?

Pour répondre à ce problème, il existe pour le vélo une association faïtière qui ressemble en quelque sorte à la FAE en rassemblant toutes les associations de vélos de Suisse. Elle nous donne l'espoir que les cyclistes puissent un jour se sentir en complète sécurité sur la route, mais également qu'il soit mieux considéré-e par la population suisse. Cette association se nomme *Pro-vélo Suisse*. C'est l'association faïtière pour la promotion des intérêts des cyclistes, qui regroupe 39 associations régionales actives au niveau local et qui compte plus de 39'000 membres. Leur objectif est celui de défendre et de promouvoir l'utilisation quotidienne du vélo pour se rendre au travail, à l'école, pour faire ses courses et pour les loisirs. L'association représente

les intérêts des cyclistes au niveau fédéral, cantonal, régional et local et offrent de nombreux services, tels que: permettre au plus grand nombre d'avoir accès à un vélo et savoir s'en occuper, développer l'aptitude de chacune et chacun à circuler à vélo, garantir la prise en compte des vélos dans les projets de constructions et d'aménagements ainsi que développer la culture du vélo, comme à Lausanne, à travers notamment des balades thématiques. Elle contient également une version plus locale sous le nom de «Pro-Vélo Région Lausanne» qui a fêté ses 20 ans le mois dernier. L'association, comme le dit son slogan, «s'engage pour plus de vélos, pour une mobilité efficace, bonne pour la santé et l'environnement, pour une ville conviviale et inclusive».

Cependant, si vous avez un jour besoin de passer par la Bourdonnette, vous pourrez constater que les cyclistes ne sont pas encore assez en sécurité et que comme une des missions de l'UNIL est également la durabilité, il serait pertinent de garantir la sécurité de ceux-lles qui choisissent la mobilité douce pour se rendre sur le campus et d'empêcher que la peur d'avoir un accident leur mette des bâtons dans les roues quand iels choisissent de venir à vélo. Même si beaucoup d'efforts ont déjà été fournis, il reste d'énormes lacunes à combler et le cas du passage de la Bourdonnette n'en est qu'un exemple. Il ne suffit pas de rajouter des pistes cyclables, il faut aussi s'assurer que celle-ci soit praticable et sensibiliser la population sur la sécurité des cyclistes. Autrement, toutes les nouveautés instaurées resteront des «demi-mesures» et ne suffiront pas à remplir la mission de durabilité qui est celle de la FAE, mais aussi celle de l'Université. •

Depuis la crise du COVID, la ville de Lausanne a introduit plus de 7,5 km de pistes cyclables au détriment des automobilistes qui ne sont pas toujours satisfait-e-s de la situation. On entend encore peu souvent la voix des cyclistes qui se déplacent chaque jour sur ces pistes cyclables. Même si elles apportent un confort supplémentaire considérable pour les amateur-riche-s de deux roues, elles n'apportent pas encore la sécurité suffisante pour éviter des accidents ou des conflits avec les automobilistes. Pour illustrer cela, l'une des rédactrices de l'article vous livre son point de vue sur le fait de venir jusqu'à l'université à vélo. Nous terminerons par vous citer l'exemple

d'une association qui s'engage à porter la voix des cyclistes. Même s'il y a encore beaucoup d'améliorations à fournir pour encourager la mobilité douce, nous pouvons garder espoir en voyant le travail effectué par «Pro Vélo Suisse» que la situation s'améliorera avec le temps.

Après plus d'un an de déplacement à vélo jusqu'à l'université, le constat est assez simple. La sécurité manque cruellement et cela est certainement un facteur qui freine beaucoup d'étudiant-e-s et de collaborateur-ice-s au moment de choisir la mobilité douce. Soutenir un mode de transport doux n'est pas aussi facile qu'il en a l'air. En effet, venir à vélo jusqu'à l'Université de Lausanne depuis le

Tout quitter pour le suivre

MOBILITÉ • L'extrême mobilité, fortement encouragée, voire imposée, dans les carrières universitaires n'est pas exempte d'inégalités liées au genre. Mais comment expliquer l'appréhension des hommes à déménager pour suivre leur compagne?

Poursuivre une carrière dans la recherche universitaire, c'est faire le choix de la mobilité, du moins pour plusieurs années. Mais cette extrême mobilité, fortement encouragée, voire imposée, n'est pas exempte d'inégalités liées au genre. À l'Unil, toutes facultés confondues, on trouve 55.8% de femmes parmi les étudiant·e·s en master, 47.2% parmi les post-doctorant·e·s et seulement 27.3% au sein du corps professoral. Mais quelle est la propension de ces chercheuses à limiter leurs choix de postes, voire de carrière par rapport à la volonté de leur conjoint masculin – cet article considère la question de la mobilité dans les couples hétérosexuels; le cas des couples homosexuels n'est pas traité ici, bien qu'il serait tout à fait nécessaire d'écrire sur ce sujet – de déménager «pour les suivre»? La mobilité du couple est-elle un frein pour le développement des carrières académiques féminines? Cette question est complexe et sa réponse est avant tout multifactorielle.

En résumé, les hommes se déplacent plus que les femmes pour leur travail, mais ils se déplacent moins pour suivre leur partenaire

État des lieux général

De manière générale, à l'échelle internationale, dans des flux migratoires totaux, la répartition entre hommes et femmes est pratiquement équilibrée (51.9% hommes, 48.1% femmes en 2020). Cependant, la part des femmes dans les migrations professionnelles qualifiées est très faible et n'a même pas été comptabilisée durant longtemps. Au contraire, en Europe, la majorité des conjoints rejoignant



les résidents étrangers sont des femmes. En France, 84% des demandes de regroupement familial concernent l'accueil de femmes. En résumé, les hommes se déplacent plus que les femmes pour leur travail, mais ils se déplacent moins pour suivre leur partenaire. Dans le monde du travail, il est communément reconnu qu'une aptitude à la mobilité plus importante augmente de manière significative l'employabilité. On voit alors apparaître un beau cercle vicieux, dans lequel la carrière des femmes est moins reconnue que celle des hommes, donc moins de compromis (dont la mobilité du couple) sont faits pour favoriser l'avancement professionnel des femmes, donc leur carrière se développe moins et donc est moins reconnue. À cela vient s'ajouter la question de la maternité, qui limite d'autant plus l'aptitude à la mobilité des femmes. Cependant, il faut saluer les efforts faits par de nombreuses structures, dont l'Unil, pour mettre en place des mesures visant à réduire les inégalités professionnelles induites par l'arrivée d'un enfant.

Zoom sur le monde universitaire

Cependant, l'influence des choix de mobilité du conjoint sur les carrières des femmes chercheuses est complexe à évaluer. En effet, la part des femmes ayant refusé un poste académique (ou n'ayant pas postulé) pour favoriser leur vie familiale est difficilement quantifiable, car ces femmes ne travaillent effectivement plus à l'université. Il s'agirait alors de mener des enquêtes plusieurs années après l'obtention du

doctorat pour décrire à quel moment et dans quelles conditions le contexte social détourne les post-doctorantes de leur carrière universitaire.

C'était bien plus important pour lui que pour moi

Malgré cela, de mon humble expérience, je dirais qu'il est commun de rencontrer des couples de jeunes chercheur·euse·s dans lequel l'homme oriente sa recherche de poste principalement en fonction de son intérêt professionnel. Sa conjointe aura alors le choix soit d'adapter son mode de travail en fonction de la mobilité de l'homme (refus d'opportunités, travail à distance, déplacements réguliers...) ou bien simplement d'abandonner sa carrière universitaire pour s'orienter vers un métier sur le lieu de résidence du couple, car après tout «C'était bien plus important pour lui que pour moi». Bien entendu, afin d'être validée comme une observation scientifique, cette analyse nécessite d'être appliquée à un échantillon plus représentatif.

Influences sociales et conditionnements psychologiques

Mais alors, comment expliquer l'appréhension des hommes à déménager pour suivre leur compagne? Ainsi que la réserve des femmes à faire valoir leurs besoins de mobilité? Les stéréotypes de genre, indéniablement toujours d'usage dans notre société, peuvent peut-être fournir des pistes de

compréhension. En particulier, les pressions sont exercées, d'une part sur les hommes concernant leurs carrières professionnelles et d'autre part sur les femmes concernant leur vie familiale.

On retrouve dans ces fonctionnements le schéma très archaïque de l'exogamie, dans lequel la femme mariée se déplace pour rejoindre la famille ou le peuple de l'homme. Encore, toujours, l'univers féminin est placé en retrait.

Peut-être simplement est-il nécessaire de briser le cercle vicieux en redonnant sa valeur effective au travail des femmes

Mais que révèle ce phénomène de notre société? Peut-être un déséquilibre subtil, avec une disparité du pouvoir de décision au sein des couples, ainsi qu'une capacité d'acceptation et d'adaptation exacerbée chez les femmes. Mais alors, si le problème est du ressort d'un conditionnement social immémorial, voire de positionnements personnels intégrés, quelles propositions faire pour espérer voir poindre une évolution? Peut-être simplement est-il nécessaire de briser le cercle vicieux en redonnant sa valeur effective au travail des femmes, ce qui nous permettrait de placer nos carrières comme élément de poids dans la balance de la mobilité du couple. •

Judith Eeckman

Nos cultures pourtant si proches

ANECDOTES • Des étudiant-e-s de français langue étrangère participant au cours TANDEM de Myriam Détraz nous ont livré leur vision de la Suisse. Venez découvrir ce qu'est notre pays à travers leur regard!

Ressentis météo et conséquences...

L'une des premières choses que j'ai constatées à Lausanne c'est le peu de vent qu'il y a. Je viens d'Écosse, où j'habite en haut d'une colline au bord de la mer, alors il y a du vent presque tous les jours. Cela m'a beaucoup surpris de voir qu'ici quand il pleut, tout le monde utilise un parapluie plutôt qu'un imperméable. Un parapluie ne sert à rien en Écosse – il serait retourné ou cassé en quelques minutes. J'étais encore plus étonnée de rencontrer des gens de Belgique qui m'ont dit qu'ils trouvaient qu'il y avait beaucoup de vent à Lausanne par rapport à chez eux!

Annie, Écosse

Le mystérieux sac poubelle

Il a fallu quelques semaines à ma famille pour comprendre le système de recyclage et de collecte des déchets en Suisse. Après environ 3 jours de vie ici, c'était enfin le jour des poubelles. J'ai fermé le sac, je me suis dirigée vers la zone des ordures, je l'ai jeté et je suis retournée profiter de ma journée. Quelques heures plus tard, j'ai entendu frapper à ma porte. J'ai ouvert la porte et il y avait un homme tenant un sac poubelle qui m'était plutôt familier. Il m'a dit: «Bonjour, je voulais vous informer que vous avez oublié d'ajouter une étiquette sur votre sac poubelle». Embarrassée, j'ai répondu «Je suis désolée, je ne pense pas que ce soit mon sac». Il m'a dit «Vous êtes sûre? J'ai ouvert le sac et j'ai trouvé cette lettre qui avait votre adresse». Comme c'était gênant.

Maria Fernanda, Brésil

La lessive, une tâche tellement complexe en Suisse

En Suisse, la lessive est une activité vraiment importante et réglementée: 1) obtenez un portefeuille spécifique pour mettre toute votre monnaie pour payer les machines à laver, 2) allez à la banque et obtenez de la monnaie, 3) attendez le jour assigné pour faire la lessive, 3) assignez 20 minutes



©Myriam Détraz

pour parler aux personnes dans la buanderie collective. Ne jamais: 1) laver les vêtements après 21h, 2) laisser la lessive à la dernière minute et essayer de trouver de la monnaie après 19h ou le week-end. J'ai décidé que faire la lessive doit être une chose sacrée et culturellement importante ici.

Philippa, Grande-Bretagne

Comment trouver des toilettes en ville de Lausanne?

Un jour, j'étais au centre-ville toute seule pour faire des courses. Ça faisait 4-5 jours que j'étais arrivée à Lausanne, et c'est la première fois que j'habite à l'étranger (je viens du Japon). J'ai eu soudainement besoin d'aller aux toilettes. Au Japon, il y a toujours des toilettes dans une station de métro. Alors, je suis allée à la station du Flon. Mais je n'ai rien trouvé! Ensuite, j'ai essayé quelques magasins. Là encore, il n'y en avait pas. Ça commençait à être urgent, et j'ai appelé mon *Buddy*. Elle m'a gentiment suggéré d'en emprunter dans un restaurant. J'hésitais à le faire parce que je ne le fais jamais au Japon. Et j'ai trouvé une bonne idée! J'étais sûre qu'il y en avait... à la gare! Avec la dernière once de force, je me suis dirigée vers la gare. Et puis, ce que j'ai vu à la gare... Une machine pour payer! C'était très choquant qu'il faille payer pour aller aux

toilettes... En Europe, trouver des toilettes, c'est un exploit!

Noemie, Japon

Les passages piétons

Lorsque je suis arrivée à Lausanne, la première chose que j'ai faite a été d'aller à la Migros pour faire quelques courses. J'ai marché jusqu'à la Migros et quand je suis arrivée au passage piéton, j'ai attendu que la voiture passe pour pouvoir traverser. Cependant, la voiture s'est arrêtée juste avant la ligne zébrée et je me souviens que j'étais vraiment interloquée, car, d'où je viens, la voiture n'attend pas les gens, c'est plutôt le contraire. Après deux minutes d'attente, j'ai demandé ce qu'elle attendait et elle m'a dit de traverser la ligne parce qu'elle s'était arrêtée pour me laisser traverser. J'étais choquée, car dans d'autres pays, il est plus courant que ce soit la personne qui attende que la voiture ait passé.

Mahta, Iran

De la validation des tickets de métro

La première fois que j'ai pris le métro à Lausanne, j'avais acheté mon billet et je suis entré dans le métro en cherchant un endroit pour le valider. En Espagne, les transports publics ont toujours des barrières pour entrer ou

au moins un endroit pour valider le billet. J'ai parcouru tout l'intérieur du métro à la recherche de cet endroit et, après quelques minutes, j'ai demandé à une femme et elle m'a dit qu'en Suisse on ne faisait pas ça. Je me suis senti vraiment bête.

Arturo, Espagne

Acheter du fromage et payer dans une boîte, un rapport de confiance

Un jour après le déjeuner, les ami-e-s de mon oncle m'ont dit d'aller acheter du Gruyère dans un endroit spécial. Quand nous sommes arrivé-e-s à cet endroit, j'ai réalisé que ce n'était pas un magasin et qu'il n'y avait pas de monde. Alors je leur ai demandé: «Et où allons-nous acheter le fromage?», et ils me disent: «Tu vois ce réfrigérateur? C'est là qu'on l'achète». Et ils ont ri. Je n'ai rien compris jusqu'à ce que j'ouvre le réfrigérateur et que je me rende compte qu'il y avait juste un pot pour laisser l'argent pour ce que vous achetez. Là, j'ai réalisé à quel point on peut faire confiance aux gens en Suisse.

Alessia, Pérou

L'art de traverser la route...

En Allemagne, les gens traversent simplement la route quand il n'y a pas de voitures qui arrivent, même si c'est rouge. Les gens s'arrêtent quand il y a des enfants. J'ai voulu franchir un feu rouge ici et mes ami-e-s, avec qui je voyageais, m'ont indignement retenue. Ici, les gens suivent vraiment toutes les règles de très près. •

Julia, Allemagne

Retrouvez de nombreuses autres anecdotes sur notre site internet, lauditoire.ch

L'esprit paralympique

SPORT • Bien loin d'être légitimé-e-s, il n'est pas rare que les athlètes paralympiques soient traité-e-s comme inférieur-e-s. Or, le sport paralympique est source d'immense inspiration: chacun-e a une histoire à raconter.

Le dimanche 5 septembre dernier se clôturaient les Jeux Paralympiques de Tokyo 2020, événement sportif international, à la fois universel et singulier. Or, le Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) pointait un phénomène notable à propos de cette édition: en dehors des Jeux paralympiques, les personnes en situation de handicap ont une part de visibilité audiovisuelle et médiatique qui n'atteint pas les 1%. C'est un fait: la médiatisation des Jeux Paralympiques est bien inférieure à celle des Jeux Olympiques. Ont en effet été diffusées 3'600 heures des athlètes valides contre 100 heures seulement pour les athlètes invalides. Mais, finalement, qu'est-ce que l'esprit paralympique?

Permettre la vie

Lorsque l'on parle de sport paralympique, il est nécessaire de se pencher sur le mouvement paralympique. Au sortir de la Première Guerre Mondiale, une dure réalité apparaît: des milliers de soldats, de toutes nations, gravement touchés à la moelle épinière. S'abat alors sur eux le regard de la société: ils ne servent plus à rien, ils ne peuvent plus être ni soldat, ni père de famille, ni rien. Ils sont perdus à jamais, ou du moins, c'est ce que nombre d'entre eux ont pensé, alors qu'ils étaient destinés à une mort certaine puisque les soins nécessaires aux blessés de la colonne vertébrale n'étaient pas encore assez recherchés.

La médiatisation des Jeux Paralympiques est bien inférieure à celle des Jeux Olympiques

C'est alors qu'un neurochirurgien, Sir Ludwig Guttmann, a décidé que les choses devraient être autrement. Médecin extrêmement motivé et imaginatif, c'est au *National Spinal Injuries Centre*



(Centre national des blessés de moelle spinale), près de Londres, qu'il est entré avec l'idée de changer le destin de ces soldats rescapés de la guerre. Il dit à ce propos: «Il fallait non seulement sauver la vie de ces hommes, femmes et enfants paraplégiques et tétraplégiques, mais encore il fallait leur redonner leur dignité et en faire des citoyens heureux et respectés». En proposant un nouveau traitement consistant à retourner les patients chaque deux heures, afin d'éviter la formation de caillots sanguins, il leur permettait de survivre, ou plutôt, simplement de continuer à vivre.

Reprendre possession de son corps

L'un des points capitaux du traitement ingénieux de Sir Ludwig Guttmann, fut d'intégrer à sa routine le sport. En effet, c'est par le mouvement du corps, les sensations de la chair, la remise en marche de l'énergie de la charpente humaine que les personnes invalides ont pu, peu à peu, reprendre possession de leur corps. Ludwig Guttmann encouragea ses patient-e-s à pratiquer plusieurs disciplines qui leur demeuraient accessibles, tels le tir à l'arc, le billard, le basketball ou le tennis de table. Les résultats dépassèrent les espérances du neurochirurgien: les patient-e-s reprirent confiance en eux-elles mais aussi en leur

corps. La plupart purent reprendre le travail et leur vie sociale. Face à ce succès médical, Ludwig Guttmann eut une idée: les premiers World Wheelchair and Amputee Games (Jeux mondiaux des athlètes amputés et en fauteuil), organisés en 1948, même si à cette époque-là Sir Guttmann ne songeait pas encore à les présenter au CIO en tant que compétitions officielles.

«Il fallait leur redonner leur dignité et en faire des citoyens heureux et respectés»

Sortir de l'invisibilité

C'est à partir des années 1950 que le handisport se démocratise peu à peu. En 1960 s'opère alors une première révolution: les Jeux Paralympiques de Rome. Les athlètes invalides ne sont plus relégué-e-s à l'ombre des petites compétitions, ils-elles ont désormais leur propre concours international. Tou-te-s ces athlètes entrent dans le stade, chacun-e avec son histoire, son parcours, ses combats pour démontrer au grand public qui ils-elles sont. On dit que les Jeux Olympiques créent des héros-ïnes, mais que les Jeux Paralympiques

attirent des héros-ïnes. Le français Jean-François Alaize a dit à ce propos: «On est tous des super-héros parce qu'on a tous vécu un drame tragique, quelque chose qui ne nous a pas permis de réussir. Mais c'est ça qui fait notre force». Pour faire bouger les lignes et donner les mêmes droits et opportunités aux personnes handicapées qu'à l'ensemble de la population, le sport se présente donc comme un formidable vecteur qui peut faire changer le regard et soutenir l'inclusion réelle et durable des personnes handicapées.

«On est tous des super-héros parce qu'on a tous vécu un drame tragique. Mais c'est ça qui fait notre force»

Car, déjà à l'époque, cette inclusion était insuffisante, et c'est malheureusement encore le cas aujourd'hui. En effet, le handicap est toujours la première cause de discrimination pour accéder à l'emploi, comme le rappelle la Défenseure des droits, et le taux de chômage des personnes handicapées est deux fois plus élevé que pour l'ensemble des demandeur-euse-s d'emploi. Il s'agit alors de repousser les barrières de l'intolérance, toujours plus loin, toujours plus fort. L'esprit paralympique, c'est donc cela: des histoires hors-norme, émouvantes à toucher les tréfonds de l'âme et du cœur, mais aussi un parcours vers la tolérance. •

Ylenia Dalla Palma

Des compétitions sportivirtuelles

E-SPORT • Nouvelle profession et nouveau marché, le sport électronique fait de plus en plus parler de lui. Depuis les années 2000, cette pratique sportive conquiert le monde numérique, et pourtant, ses enjeux sociaux et économiques sont bien réels, quoiqu'encore méconnus.

Le jeu vidéo est devenu, depuis la commercialisation des bornes d'arcade dans les années 1970, un incontournable du divertissement. Désormais, entre les différentes consoles, les plateformes ou les applications pour smartphones, les jeux vidéo sont partout et sous une multitude de formats. Qu'ils soient individuels ou collectifs, ludiques ou performatifs, collaboratifs ou compétitifs, ces nouveaux médias ont provoqué, en plus d'un engouement généralisé, une abondance de pratiques sociales émergentes. Parmi ces pratiques, l'on peut mentionner le e-sport ou sport électronique qui se présente aujourd'hui non seulement comme une profession, mais aussi comme une source de revenus colossale pour les différents clubs, les

fédérations organisatrices des compétitions et bien sûr les compagnies de développement de jeux vidéo.

Pas si différent?

Malgré ses particularités relatives aux usages numériques, le e-sport emprunte bon nombre de codes aux sports traditionnels. Les joueur-euse-s professionnel-le-s sont rémunéré-e-s pour leurs performances – pouvant aller jusqu'à 6'450'000 dollars de cash-prize total dans le cas du *World Championship de League of Legends* en 2018 –, iels sont soutenu-e-s par des clubs et des sponsors, font partie d'une équipe et participent à maintes compétitions à travers le monde. Tout comme les compétitions traditionnelles, les e-événements remplissent des stades, mais pas uniquement,

puisque l'émergence des plateformes de streaming comme Twitch ont également permis à quantité de spectateur-riche-s de faire partie du public. Pour exemple, l'on comptait près de 5,4 millions de téléspectateur-riche-s lors de la finale du *Free Fire World Series*, en mai 2021.

Un marché juteux

Si les pratiques e-sportives ne diffèrent pas fondamentalement du sport traditionnel, les enjeux sociaux, médiatiques et économiques qu'elles soulèvent sont loin de passer inaperçus. Grâce à la publicité, aux goodies et autres produits dérivés, aux événements et aux communautés de joueur-euse-s amateur-riche-s également consommateur-riche-s, le marché du e-sport est en pleine croissance – 50 millions de chiffre d'affaires en



France en 2019. Néanmoins, cette ascension fulgurante est encore instable et trop peu étudiée dans ses retombées sociales, politiques ou économiques. Que se cache-t-il derrière l'écran? •

Valentine Girardier

Rencontre entre corps et esprit

DANSE SPORTIVE • Entre force et élégance, la pole dance offre aux athlètes qui s'y essaient l'occasion de découvrir, mais aussi d'expérimenter son corps et sa confiance en soi, grâce à ce sport aux multiples facettes.

Danse née dans les années 1920 dans les cirques forains itinérants du Canada, où des artistes de Hoochie-Coochie, une danse sensuelle, effectuaient des acrobaties autour des poteaux soutenant le chapiteau, la pole dance s'est peu à peu démocratisée dans l'univers artistique. Dès les années 1950, c'est le style burlesque qui passe des fêtes foraines aux bars de nuit et la pole dance devient alors la discipline de prédilection des strip-teaseuses. Mais c'est dans les années 1970-1980 que la discipline atteint son âge d'or, en devenant plus qu'un domaine érotique; un sport à part entière, avec notamment l'ouverture d'écoles et l'organisation de compétitions officielles.

Sublimer le corps

Une barre tournante et un corps, notre propre corps qui se meut, dans toute sa force et dans toute son élégance; telle est la pole dance. Chaque



partie de notre corpora-tion bouge, empoigne et vibre au rythme de la musique. Les bras se hissent, le dos s'allonge et les jambes soutiennent. Le cœur bat la chamade, l'adrénaline monte dans les veines; reflet de la peur de tomber, de s'écraser, de ne plus se relever. Et c'est alors que le miracle apparaît: notre corps, cette entité dans laquelle nous vivons, ne tombe pas. Il est bien là, magnifique et sublimé dans ces mouvements qui ne font que nous prouver notre force, mais aussi notre grâce. Faire

© @pole_illustrator

l'apprentissage des gestes, c'est finalement faire la connaissance de tous nos membres. La peau contre la barre, il est possible de dépasser ses complexes et de repousser les limites de notre enveloppe charnelle. Ce sport permet, finalement, de prendre conscience de tout le potentiel qu'offre le corps qui nous porte chaque jour.

Trouver racine en soi

Au-delà de la corporalité, la pole dance touche également à la psyché de l'athlète. Plus que de l'effort physique, elle est aussi un changement et une exploration de son intérieur émotionnel. Au-delà du stigmate de la strip-teaseuse hypersexualisée, elle permet aux pole danceur-es-s d'être soi, dans un espace sécuritaire. Autour de la barre, il est possible d'être à la fois vulnérable, beau-elle, faible, naturel-le, explicite, sexy ou encore mélancolique. Toutes les nuances, tous les spectres et toutes

les émotions sont accueillis au creux de ces mouvements en hauteur. Dans le studio, entre adeptes, la peur de l'étiquette dégradante de «putain» s'efface et toute l'énergie profonde restée cachée au fond de nous peut alors se libérer. Le corps, pratiquant cette danse à l'origine érotique comme un sport, perd cette image de consommation publique. La pole dance permet ainsi de (re) trouver confiance en soi, par le corps, mais aussi par l'esprit. On se surprend nous-mêmes à faire des choses dont on ne se sentait pas capable, à maîtriser des peurs qu'on ne pensait pas pouvoir réguler. La pole dance, c'est surpasser ses limites, et plonger dans ses émotions, afin de réveiller toute la force qui bout en nous. •

Ylenia Dalla Palma

L'amour chimique

BIOCHIMIE • L'amour est un concept particulièrement difficile à définir. Tout le monde a sa propre idée et sa définition individuelle. Et si l'amour pouvait se réduire à la science? Pourquoi ne pas essayer de mélanger philosophie et chimie dans un seul débat?

Qu'est-ce que l'amour? Cette question est l'une des plus complexes et des plus personnelles que l'on puisse se poser. Mais posons-nous ladite question d'un point de vue heuristique. Nous laissons de côté le concept moderne de l'amour qui évoque la romance ou les relations sociales. Si nous essayons de réduire l'amour au maximum afin de comprendre ce phénomène, de quoi est-il composé d'un point de vue chimique?

Les composés de l'amour

Selon Benjamin Boutrel, maître d'enseignement et de recherche dans la faculté de biologie et de médecine de l'Université de Lausanne, l'amour pourrait être expliqué par trois systèmes. Le premier est l'ocytocine, «messenger chimique du lien social» ou «médiateur chimique impliqué dans la confiance». Ce messenger chimique représente le côté réconfortant dans l'idée de l'amour; c'est par

nous pouvons aussi associer à une perspective d'addiction.

Selon Benjamin Boutrel, l'amour pourrait être expliqué par trois systèmes biochimiques

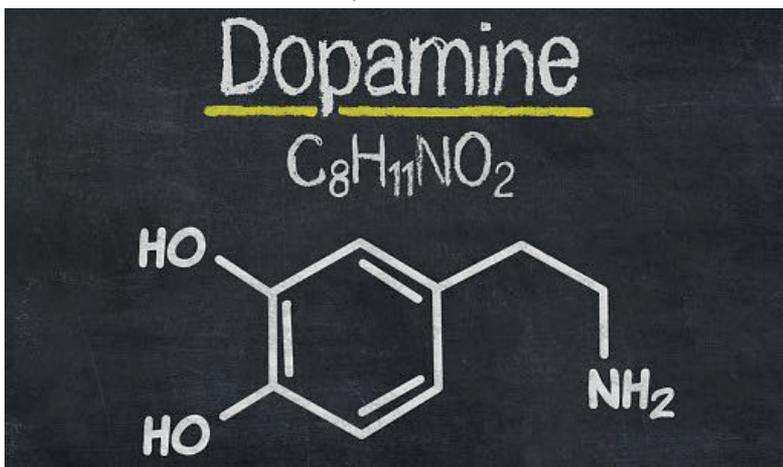
Benjamin Boutrel développe en précisant que «le réconfort lié à la présence de l'autre va entraîner une libération de dopamine dans le cerveau». Nous sommes donc conditionné.e.s à apprécier la présence de l'être cher. Plus nous sommes en confiance et nous éprouvons du plaisir en compagnie d'une personne spécifique, plus nous sommes encouragé.e.s à les revoir. Il est tout à fait possible de devenir «accro» à quelqu'un.

certainement pas un substitut. L'amour demande un lien qui soit produit ou qu'il puisse se projeter vers un objet ou une personne. On peut néanmoins qualifier l'amour comme étant une «drogue». Selon Benjamin Boutrel, «l'amour, notamment la dopamine, fait partie de la fonction de récompense cérébrale». Donc, il fonctionne de la même manière qu'une drogue d'abus avec des manques ou des excès. Par exemple, lors d'une rupture, nous remarquons une réaction de manque exprimée par de la tristesse ou même parfois de la dépression. Dans le cas contraire, un sentiment très agréable survient quand la fonction cérébrale de récompense est mise en œuvre.

Si l'amour peut être défini comme une réaction chimique, alors ne serait-il pas possible d'en faire une drogue synthétique?

Consommation d'amour

Or, les drogues ne sont pas considérées comme une consommation acceptable dans notre société. Subséquemment, affirmer que l'amour agit comme une drogue, c'est premièrement l'associer à une consommation et deuxièmement, c'est établir que ce dernier est néfaste au bien être des individus. Mais, comme l'affirme Benjamin Boutrel, «la fonction cérébrale de récompense est liée à la reproduction de l'espèce». Effectivement, le plaisir joue un rôle motivationnel dans la perpétuation de l'espèce. L'amour est une drogue très accessible, gratuite et positive, car elle agit en faveur de la reproduction. Ainsi avoir des sentiments affectifs et des liens sociaux est partiellement expliqué par la chimie, mais le débat autour de la définition de l'amour est loin d'être achevé. •



exemple grâce à l'ocytocine que le lien maternel est possible. Le deuxième élément qui compose l'amour, c'est le système opioïdergique. Ce dernier évoque la quintessence du plaisir chez les mammifères. Il est particulièrement important, car son absence implique une rupture dans le lien social établi. En effet, M. Boutrel explique que «la disparition du récepteur μ fait disparaître le lien maternel chez les animaux». Finalement, le troisième composé dans l'amour est la dopamine. Il est défini comme le signal d'apprentissage positif, que

L'amour est une drogue

Si l'amour peut être défini heuristiquement par une réaction chimique, alors ne serait-il pas possible d'en faire une drogue synthétique commercialisable? La «pilule d'amour» est aussi connue sous le nom d'ecstasy. C'est un conditionnement du sentiment amoureux, mais sans pour autant être qualifié comme de l'amour. Les personnes qui en consomment vont entrer dans une transe très agréable. L'ecstasy est certes conçue comme une synthèse de l'amour, mais n'en est

Le chiffre: 81/64

L'on doit à Pythagore la découverte de la gamme dite éponyme, incontournable dans la théorie de la musique occidentale.

Lorsque l'on évoque les génies de la musique classique, ce sont bien souvent des attributs de l'ordre de l'exceptionnel, voire du divin, qui leur sont accolés. Et pourtant, cinq siècles avant notre ère, l'illustre Pythagore est parvenu à mettre en évidence les rapports étroits qu'entretiennent musique et nombres. C'est en effet au Moyen Âge que lui a été attribuée la découverte suivante: l'harmonie d'un accord tient en le nombre de degrés qui le compose. Ainsi, durant l'Antiquité, l'intervalle de l'octave était considéré comme le plus consonant, du fait de son faible rapport numérique sur le monocorde – instrument expérimental par excellence et référence en termes d'accordage. C'est ensuite cet intervalle que Pythagore va chercher à diviser. Puisque la fréquence d'une note est inversement proportionnelle à la longueur de la corde qui l'émet, il multiplie en fait par trois demis la fréquence de la note initiale lorsqu'il joue les deux tiers de la corde, obtenant ainsi une quinte. Parce que ledit intervalle de cinq degrés sur l'échelle diatonique sonne particulièrement bien et qu'il repose sur un calcul simple, Pythagore va chercher de nouveaux intervalles et parvient à ce constat: après quatre quintes successives, nous tombons naturellement sur une fréquence presque égale à celle d'une tierce majeure. Cette observation trouve une explication mathématique: multiplier par cinq est presque égal à trois demis puissance quatre. Aussi, c'est ce faible écart qui la fait sonner légèrement faux. De rapport de fréquence 81/64, cet intervalle de deux tons purs successifs ne sera exploité qu'après le XV^e siècle, puisque jusqu'alors ne seront favorisés que les intervalles dits parfaits – à savoir, la quarte, la quinte et l'octave. À la reconnaissance harmonique de la tierce suivra une manière bien spécifique d'accorder les instruments, la liberté compositionnelle ne dépendant que de compromis mathématiques. •

Pauline Pichard

Lucie Ortet

La double révolution du pantalon

EMANCIPATION • Porté au travail comme sur les podiums, autant par les femmes que par les hommes, le pantalon est une pièce incontournable de notre garde-robe. Pourtant, cela n'a pas toujours été ainsi. Retraçons son histoire fascinante.

Le vêtement est un objet socialement, culturellement et historiquement construit qui manifeste à la fois une appartenance sociale et des normes de genre. L'historienne Christine Bard, dans son ouvrage *Une histoire politique du pantalon*, montre que le pantalon n'a pas toujours été symbole de pouvoir et de masculinité. En effet, il a longtemps été associé à la condition des dominé-e-s: c'était «le vêtement du vaincu, du Barbare, du pauvre, du paysan...». Ce n'est qu'à la fin du 18^e siècle que la conception du pantalon évolue. En effet, à l'aube de la Révolution, c'est la culotte, un vêtement habillant les hommes jusqu'aux genoux, porté avec des bas de soie et des talons, qui symbolise la virilité. C'est d'ailleurs de là que remonte l'expression «porter la culotte», souligne l'historienne Christine Bard. Le pantalon lui, est l'habit des hommes de la classe populaire. Portés par une idéologie égalitaire, les révolutionnaires, que l'on nomme les «sans-culottes», vont alors revendiquer l'uniformisation des codes vestimentaires: plus question de s'habiller conformément à sa classe sociale dans une société qui se veut égalitaire.

Les femmes, grandes perdantes de la Révolution

Ainsi, le pantalon devient un vêtement politique et citoyen. Petit hic, les femmes restent exclues de la vie politique. Le pantalon ne leur est donc pas destiné et devient le symbole du pouvoir masculin. A ce titre, est promulguée en 1800, une ordonnance de la Préfecture de la police de Paris interdisant aux femmes le port des habits du sexe opposé.

Le vêtement manifeste une appartenance sociale et des normes de genre

Comme l'explique Christine Bard, cette interdiction est proclamée au moment où l'on décide de renforcer le pouvoir des hommes en attribuant, par exemple, le statut de mineures à



celles qui se marient. «Actives pendant la Révolution, parfois armées et travesties, les femmes doivent rentrer dans leurs rangs. Leur rappeler qu'elles doivent porter des vêtements de leur sexe est une manière de le leur signifier», déclare l'historienne. Toutefois, il est permis de déroger à cette règle pour des raisons médicales ou pour monter à cheval par exemple, en demandant une «permission de travestissement» à la police. En Suisse aussi, le port du pantalon est interdit à la gent féminine. Des exceptions sont tolérées en montagne, en raison du climat hivernal nécessitant le port d'un habillement plus chaud et fermé. A propos, la volonté des femmes de pouvoir porter le pantalon, avant d'être idéologique, est aussi pratique. En effet, certaines se travestissent pour voyager en sécurité ou gagner de plus hauts salaires.

Braver les interdits

Les femmes qui osent transgresser les règles risquent non seulement d'être arrêtées, mais également d'être exposées à la désapprobation de la société et de l'Église. Or, bon nombre de figures féminines du 19^e siècle ont l'audace d'y déroger. L'une d'entre elles, et sans doute la plus connue, est l'écrivaine George Sand. S'habiller de la sorte lui permet de circuler librement. Elle peut alors pénétrer dans le monde des hommes et nourrir sa réflexion politique et son inspiration littéraire. Elle côtoie ainsi les théâtres, les bibliothèques et les procès publics et accède à des discours qui ne lui étaient destinés. De la sorte, elle ouvre la voie à bon nombre de femmes après elle. La démocratisation du pantalon auprès des femmes correspond donc à une période d'émancipation progressive. Les deux guerres mondiales et

de l'essor des revendications féministes avec l'obtention du droit de vote et de l'autorisation de travailler vont contribuer à la popularisation de ce vêtement.

Le pantalon, c'est chic

La mode aussi va jouer un rôle important dans l'histoire du pantalon. Après la deuxième guerre mondiale, la figure de la femme active en pantalon va être balayée par une nouvelle tendance: le «New Look», signé Christian Dior. Son but est de faire regagner la femme en féminité. «Je dessinais des femmes-fleurs, épaules douces, bustes épanouis, tailles fines...» déclarait le couturier. Ainsi, il participe à véhiculer à nouveau l'image d'une femme fragile.

Les guerres et les revendications féministes contribuent à sa popularisation

Cependant, le pantalon ne va pas se laisser abattre et fait son grand retour dans les années 60, années de l'essor du prêt-à-porter dans la mode. C'est notamment grâce au couturier Yves Saint Laurent que la production de pantalons va dépasser celle des robes et des jupes. En 1966, il crée le scandale en sortant un smoking féminin, habit représentant jusqu'alors le summum de l'élégance masculine. Selon lui, «en portant le pantalon, une femme peut développer son maximum de féminité». L'historien Denis Bruna explique que c'est à partir de ces années-là que le pantalon va cesser d'éveiller les soupçons et les regards inquisiteurs. Finalement, il devient féminin, symbole de liberté et d'égalité des sexes. Pour l'anecdote, l'ordonnance de 1800 ne fut abrogée qu'en janvier 2013. Bien que cela n'empêchait les femmes de porter le pantalon, l'historien souligne qu'«on a parfois oublié qu'elles avaient un repris de justice dans leur placard». •

D'un trait de pinceau mesquin

SOCIÉTÉ • La satire comme méthode de critique sociale. Qu'en est-il lorsqu'elle est illustrée et publiée dans les médias? À quel genre de questionnement le-a dessinateur-ice doit-iel faire face?

Avoir du flair pour grader et exceller dans la société russe: telle est l'étrange histoire satirique du nez devenu conseiller d'Etat, écrite par Nikolaï Vassilievitch Gogol (1836). Mais qu'en est-il du trait d'un-e intellectuel-le marquant la feuille et les consciences, en illustrant ce qui devrait être tu? Ne devrait-on pas s'en méfier tout autant qu'une œuvre qui va être imprimée et vendue au grand public? Dès lors, des questions se posent et s'entremêlent: quel but peut être atteint avec de telles images? Doit-on les séparer des écrits satiriques, qui eux ne peuvent s'enfuir des griffes de Mère Censure? Qu'en est-il des aut-eur-ice-s de ces dessins; restent-iels dans l'ombre et sombrent-iels peu à peu dans l'oubli?

La censure satirique

Tout cela mène à s'interroger sur



l'impact et la propagation de ce genre de médias. Prenons pour exemple la Russie du 19^e siècle, un Empire contrôlé par une succession de Tsar-ine-s où la censure s'invite à chaque coin de rue. Que nous montre ce fonctionnement sociétal pour la satire et le trait de pinceau du-e la dessinateur-ice, qui essaie tant bien



que mal d'illustrer et d'exercer une critique? Cela peut être vu comme un travail constamment hanté par des non-dits voulant sortir des opinions trop souvent effacées, de la censure et cultiver les idées allant contre toute pensée politique. La politique de censure du Tsar Nicolas 1^{er} créa moult remous. Ces tensions liées à la

réprobation existaient déjà à l'époque du règne de Catherine II, qui se termina en 1796, et se poursuivirent dans les règnes suivants. La presse russe a eu du mal à faire part de ses idées autant du côté des écrits publiés que des illustrations qui relevaient de la satire et de la critique. Certains magazines avaient une courte durée de vie et leurs aut-eur-ice-s subissaient des conséquences allant de l'interdiction de publication à la fuite du pays, leur futur n'étant plus garanti. Entre autres, le journal satirique nommé «Magazine de caricatures de personnes pour l'année 1808» de A. Venetsianov fut interdit. Tout cela me laisse perplexe quant à l'avenir de la pensée réprimée et des non-dits. •

Niko Goldmann

Le film du monde «réel»

CINÉMA • Le documentaire est un genre cinématographique qui existe depuis le commencement du cinéma à la fin du 19^e siècle, pourtant sa définition continue à faire débat. Est-ce une question de contenu ou de techniques utilisées?

Si un train arrive dans votre direction, quelle est votre réaction? Le réflexe humain nous incite à esquiver ce genre de danger: ainsi réagissent les premier-ière-s spectateur-ice-s du cinématographe, présenté par les frères Lumières à la fin du 19^e siècle.

Le documentaire n'est pas une copie de la réalité, mais une représentation du monde

C'est à ce moment-là que voient le jour les premiers «documentaires», qui sont de simples plans fixes courts de la vie quotidienne. La nouveauté par rapport au théâtre est la vie que prennent les objets, puisque l'audience était déjà habituée à voir des acteur-ice-s bouger sur scène. Le genre du documentaire se développe rapidement et connaît un succès important, car il se focalise sur les

peuples «exotiques» qui fascinent les Occidentaux de l'époque.

Le documentaire, c'est quoi?

Le genre documentaire n'a pas réellement de définition fixe. Dai Vaughan, réalisateur et documentariste britannique, présente l'argument fondamental selon lequel le documentaire est dans une relation antagoniste à la fiction. C'est pourquoi il est synonyme de «film réaliste» au début des années 30. Dans son ouvrage *For Documentary*, il donne un exemple qui représente trois visions de ce genre: durant une circoncision féminine, qu'il n'était pas possible de montrer visuellement, les cinéastes débattent de l'inclusion d'un cri singulier enregistré par leur matériel. Le collègue qui trouve que le cri représente la douleur de la femme donne une apparence symbolique au documentaire. Celui qui pense qu'il faut inclure la totalité de ce qui a été récolté lui attribue une fonction référentielle. Enfin, le dernier s'oppose à

inclure le cri, car atypique, ainsi il considère le documentaire comme généralisant. Ces prises de position illustrent à quel point le concept de documentaire est flou. Selon le critique de cinéma américain, Bill



Nichols, il y a des attentes fort différentes envers les films de fiction et ceux de documentaire, alors qu'ils échangent parfois leurs rôles. Il arrive fréquemment que les documentaires soient scriptés ou que des scènes soient répétées. De même, dans la

fiction on utilise parfois des lieux «réels» ou des scènes improvisées. Pour lui, le documentaire n'est donc pas une copie de la réalité, mais une représentation du monde, malgré sa tradition qui s'appuie sur l'authenticité.

La soif du savoir

Avec la post-industrialisation émerge le besoin pour l'économie d'une classe ouvrière possédant davantage de connaissances. Le savoir se démocratise alors partiellement à travers la diffusion des documentaires à la télévision. Ils suivent souvent une forme typique: présenter un problème, le développer, pour terminer avec une solution ou recommandation pour son audience. Cependant, nous pouvons argumenter que le contenu reste alors contrôlé par les producteur-ice-s. Est-ce donc une réelle démocratisation du savoir? •

Natalia Montowtt

Au fil des œuvres: Les fleurs

Qu'est-ce qui pousse un artiste à représenter de simples fleurs dans son œuvre picturale? Des paysages dignes d'être immortalisés il s'en trouve par milliers et pourtant le regard se pose souvent sur ces «petites natures» que sont les fleurs.

Les fleurs sont des éléments hautement symboliques dans nombre de milieux artistiques. La peinture en est une magnifique image. Illustrées en masse sur les toiles, elles évoquent moult sensations à leur vue. Parfois fragiles, tantôt éphémères, elles ne manquent pas d'évoquer le renouveau d'un printemps proche ou lointain, l'espérance d'une simple tranquillité ou encore le dessin d'un amour naissant. Ce qui est sûr, c'est que leur vue ne laisse jamais de marbre. Toujours l'émotion les accompagne. Ainsi, elles parsèment les pensées et les œuvres des plus grands peintres.

Du cottage au jardin des nénuphars

Prendre les fleurs comme sujet ne suffit néanmoins pas à provoquer l'engouement du public pour ces dernières. Le-la peintre doit faire preuve d'un sens artistique développé pour dégager, d'une simple tulipe ou de coquelicots, la myriade d'émotions que procure la vue d'une toile de maître-esse. Le cas de Gustave Klimt est un exemple parfait pour se lancer dans cette thématique florale. Sur sa toile *Jardin de campagne* par exemple, c'est surtout le côté éclatant, ce plein de couleurs fortes et chaudes parsemant le champ et l'enthousiasme printanier qui fait s'envoler nos cœurs vers la prochaine étendue verte. Dénuée de fioritures, sa peinture nous plonge immanquablement dans nos propres souvenirs



Gustave Klimt, *Jardin de campagne*, 1907

champêtres. Ce sentiment transmis uniquement grâce aux images dispersées çà et là de coquelicots, marguerites ou autres tulipes. Klimt s'est

exprimé au travers de nombreuses œuvres avec le même sujet, mais dans différents lieux ou époques. Cette manière très noble de représenter la nature nécessite toutefois beaucoup de temps, des décennies parfois. Claude Monet, de par son travail sur *Les Nymphéas*, est le paragon d'un tel dévouement à la tâche. L'œuvre qui a occupé les trente dernières années de sa vie est une série de 250 huiles sur toiles représentant les jardins de Giverny – aujourd'hui lieu de sa fondation. Parcourant les divers lieux du paysage forestier, dans



Claude Monet, *Les Nymphéas*, 1914-1926

tous les moments de l'année, les peintures de Monet sont inlassablement constellées de fleurs ou de nénuphars. Elles évoquent des sentiments divers, ces derniers nous plongent tantôt dans la mélancolie, tantôt dans la joie au fil des couleurs utilisées par l'artiste. Série très célèbre, huit de ces paysages floraux, exposés à *L'Orangerie*, ont été légués à la France en 1918.

Des tournesols décoratifs

Dans un autre registre, les *Tournesols* de Van Gogh donnent à voir une autre facette des fleurs. Avec pour idée de décorer son atelier, la série de douze tableaux de tournesols fait son office, deux toiles terminant même dans la chambre de Van Gogh. Pourquoi ces fleurs? Van Gogh écrira lui-même que «[lui], avant les autres, [a] pris le tournesol», sa fleur dédicace. Ces œuvres feront naître l'admiration même chez Gauguin, collègue éphémère en raison de divergences artistiques, qui reconnaîtra la beauté des tableaux. Une preuve que c'est au travers de l'artiste que la fleur est sublimée dans la peinture. •

Grégory Brugger

Hans Zimmer, composer pour exister

Compositeur de renom, Hans Zimmer a révolutionné l'univers des musiques de film. D'où vient son inspiration et à quels défis a-t-il été confronté?

Un film d'aventure perd de sa saveur sans l'explosion de son qui accompagne les courses poursuivies et plonge l'audience au cœur de l'action. Pour Hans Zimmer, compositeur célèbre de musiques de film récompensé pour ses musiques, «composer est un processus qui évolue constamment, c'est une lutte perpétuelle contre le temps». Dans un interview avec la plateforme *Mix with the Masters*, il admet être capable de dédier sa vie entière à la composition d'une seule œuvre musicale, s'il en avait la liberté. Pour l'artiste allemand, le défi de la création est de trouver la meilleure manière de mettre en valeur le travail de ses collègues qui créent les dialogues et le narratif à l'écran. «Il y a de nombreuses manières de composer différentes, ce qui est déterminant, c'est vraiment ce qui m'intéresse au moment de la composition et la manière dont je veux raconter l'histoire». Essentielle dans la composition de sa musique est également la collaboration étroite avec les monteurs de musique et les spécialistes du son.



L'envol d'un prodige

Autodidacte qui ne s'embarrasse pas avec le solfège, Hans Zimmer découvre très jeune un amour pour la musique. Sa rencontre avec le compositeur britannique Stanley Myers lui permet de débiter sa carrière, peu après son départ pour l'Angleterre en 1980. Ce dernier l'initie au métier de compositeur et ils collaborent sur une série d'œuvres, dont l'une attire le regard du compositeur américain Barry Levinson qui lui propose de créer la musique du film policier *Rain*

Man. Une nouvelle aventure débute alors pour le musicien allemand, qui émigre aux États-Unis et est récompensé aux Oscar pour ce succès. Conscient d'avoir bénéficié de mentors d'exception, Hans Zimmer fonde le studio Santa Monica afin de permettre à d'autres compositeur-riche-s talentueux-se de progresser dans la qualité de leur musique grâce à du matériel de qualité.

La liberté de composer

Animation, aventure, dramaturgie, action : le style de Hans Zimmer est riche et varié. En 1995, il remporte un Oscar, un Grammy Award et un golden Globe pour *Le Roi Lion*, ce qui marque un véritable tournant dans sa carrière. Questionné au sujet de sa composition dans l'interview avec *Mix with the Masters*, l'artiste explique que les musiques de film ont l'avantage de ne pas être liées à la spécificité du langage. «Les compositeur-riche-s peuvent créer leur propre culture, qui est celle d'une équipe de musicien-ne-s de différentes nationalités qui paraphrasent

l'histoire qui défile sur l'écran», précise-t-il. Il ajoute dans un interview avec la plateforme de musique «Sound on Sound» que la composition de musique de film donne de la liberté, à l'inverse de l'industrie de la musique qui incite les artistes célèbres à reproduire le même genre de musique dans les albums suivants. Si la composition est libératrice, pourquoi ne pas s'y essayer? •

Gaëlle Dubath

Concept en image: La paix

PHILOSOPHIE • D'instinct, tout un chacun peut dire qu'il-elle souhaite la paix. Mais est-ce la simple expression d'un sentiment? Se manifestant sous nombre de formes, elle semble pourtant si volatile et est difficile à mettre en œuvre. Tranquillité, sérénité, zénitude, la paix rime de bien des façons.

La paix? On peut la connaître en sentiment ou en avoir le goût, la trouver dans l'esprit ou dans les rues. On peut la souhaiter, la posséder, la gagner ou encore la créer. Plus difficile à expliquer qu'à énoncer à tout va, elle est l'objet d'une insatiable convoitise. La question à se poser est alors la suivante: qu'êtes-vous prêt·e·s à donner en échange de la paix? Car dupe est celui-elle qui songe à l'obtenir sans contrepartie. Attention pourtant à ne pas la forcer, car comme le disait l'écrivaine Eve Curie: «La paix à n'importe quel prix, ce n'est plus la paix».



On a la paix Kant on peut

Dans une optique kantienne, la paix se doit d'être une «émulation» de toutes les forces en présence. On ne saurait ainsi tolérer des prises de

pouvoir ou le dépassement d'un quidam par un autre. La paix se travaille toujours à plusieurs dans le but de faire grandir l'ensemble. Elle est un idéal: directive rationnelle tournée vers un infini de perfection, la paix ne doit cesser d'être conquise, au risque de la perdre.

La paix se travaille toujours à plusieurs dans le but de faire grandir ensemble

Car la paix n'est pas synonyme de passivité. Celui-elle qui est en paix aujourd'hui ne l'est qu'au prix d'efforts conséquents. Peut-on dire que la sérénité – la paix intérieure – d'un

moine est facile à obtenir? Certes non. Il en va de même pour le calme qui règne en temps de paix dans les rues, théâtre des actions et sacrifices passés. Pour les plus tocquevillien·ne·s, on pourrait même arguer que la paix est une sorte d'état social à atteindre. Plus universelle que tout esprit démocratique, au-delà de son attrait, elle nous transcende. Comment ne pas la désirer en effet... Alors, on fait la paix? •

Grégory Brugger

Oppenheim: le règne de l'imaginaire

ART • Dès 1924, l'essor du surréalisme représente une réelle révolution dans le monde de l'art. Meret Oppenheim, artiste pionnière du mouvement, en fait partie et marque avec passion la scène artistique du XX^e siècle.

Le mouvement surréaliste émerge dans le contexte français des années 1920. Faisant suite aux traumatismes de la guerre et successeur du dadaïsme, c'est un nouveau tournant qui marque la scène du monde de l'art. Le surréalisme s'inspire notamment de l'inconscient, des automatismes et des rêves, tenant particulièrement à se distancier d'une vision utilitariste de l'art.

La question de la matérialité et du détournement d'objet est centrale dans ses œuvres

André Breton, auteur du *Manifeste du surréalisme* paru en 1924, qualifie ce mouvement de «libération de l'esprit». La psychanalyse est entre autres l'une des sources d'inspiration des artistes surréalistes qui produisent peintures, dessins et autres

performances. Le détournement d'objet du quotidien en œuvre artistique par ailleurs un concept largement utilisé par ces derniers. Mouvement littéraire et artistique, le surréalisme réunit assez vite bon nombre de créateur·trice·s particulièrement connus aujourd'hui: André Breton, René Magritte, Salvador Dali, Joan Miró ou encore Man Ray. Si le mouvement surréaliste a su rassembler les plus grandes figures de l'histoire de l'art contemporaine, bien des noms d'artistes surréalistes féminins ont été oubliés, puis redécouverts au début du XXI^e siècle.

Meret Oppenheim, figure féminine du mouvement

Parmi elles, Meret Oppenheim, artiste allemande et suisse qui a pensé et conçu l'une des œuvres emblématiques du mouvement surréaliste: le *Déjeuner en fourrure*. C'est à Paris, en 1932, que Meret Oppenheim rencontre le cercle des surréalistes qui lui propose d'exposer

auprès d'eux. Elle devient notamment l'une des muses de Man Ray en posant pour ses photographies. C'est en 1936 que l'artiste crée l'objet symbole du surréalisme, un service à thé en fourrure. Le directeur du Museum of Modern Art (MOMA) à New York l'achète en lui assurant pérennité et succès. Après une longue pause de vingt ans, l'artiste revient sur les devants de la scène en 1959 à Berne avec une performance mettant en scène une femme nue sur laquelle de la nourriture est exposée, intitulée *Le festin*. Partagée entre la Suisse et la France, Meret Oppenheim produit bon nombre d'objets, de dessins, de meubles et de performances, et termine sa carrière sur un recueil de poèmes, réunissant tous les domaines d'action de l'art surréaliste.

Son art: entre matérialité et imaginaire
Son œuvre *Déjeuner en fourrure* intrigue et questionne les spectateur·rice·s ainsi que la scène

artistique des années 30. La question de la matérialité et du détournement d'objet est centrale dans les œuvres de l'Oppenheim. En associant de la



fourrure à la porcelaine, l'utilité d'un tel objet du quotidien disparaît et laisse place à une œuvre d'art à contempler. Le toucher et la texture de la fourrure sont associés à une sensation plaisante tandis que la simple idée de boire dans cette tasse serait, pour la plupart, repoussante. Ainsi, l'artiste surréaliste met en avant la réalité de notre inconscient avec la création d'un objet ambigu tout droit sorti d'un monde onirique. •

Axelle Burnier

Enigmes à foison

Dans ce dernier numéro avant la trêve hivernale, *L'auditoire* vous propose quelques énigmes et questions qui pourront vous occuper dans l'attente de notre retour. Vous pouvez retrouver les solutions sur notre site internet auditoire.ch.

Où se trouve le café le plus cher des campus lausannois?

Toc, toc, qui est-ce?

Je suis un cagibi doré, forestier et couvert de posters culturels. Qui suis-je?

J'ai quatre faces, une gueule d'enfer et effectue une chirurgie tous les mois. Qui suis-je?

Je bois tous les week-ends pour me préparer à faire la morale dans dix ans, une fois mon diplôme obtenu. Qui suis-je?

Je pense savoir mieux que tout le monde quoi faire à chaque votation. Qui suis-je?

Je suis petit, je m'infiltrer partout et c'est moi le S. Qui suis-je?

J'ai passé 72 heures au Rolex, j'ai dormi sur un sac de couchage entre deux sièges et je n'ai pas quitté mon ordinateur du week-end. Qui suis-je?

Je renferme diverses accusations qui vaudraient à mes auteur-e-s un scandale médiatique. Qui suis-je?

J'en suis à mon sixième café de la journée, je rattrape les 26 lectures obligatoires du semestre en un après-midi et mon âme n'est que stress. Qui suis-je?

Quel sera le taux d'échec aux examens de la session d'hiver, d'après le gratin de l'université?

Je suis un labyrinthe de béton frigorifique qui abrite un passage méconnu conduisant directement à Internef. Qui suis-je?

Qu'est-ce qui est vert, a un goût de produit vaisselle et se cache dans tous les plats de Géopolis?

Mon toit ressemble à un bout de fromage, je n'ai aucune marche à part celle vers le savoir et mes habitant-e-s connaissent toute la vie de leurs voisin-e-s. Qui suis-je?